



BULLETIN SALÉSIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse donnez leur une éducation chrétienne, mettez leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV^e ANNÉE — N° 274 — AVRIL 1902.

SOMMAIRE: Allons à MARIE. — Don Bosco et l'éducation (2^e partie, VII). — La première Exposition des Ecoles d'Arts et métiers et des Colonies agricoles salésiennes (suite). — La femme et la charité. — Courrier de nos Œuvres: *Paris, Algérie*. — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Equateur, Colombie, Brésil*. — A travers les relations de nos Missionnaires: *Brésil*. — Vie de Mgr Lasagna. — Livres et revues. — Coopérateurs défunts.

Allons à Marie!

La Pieuse Union des COOPÉRATEURS SALÉSIENS, qui a toujours mis sa confiance en MARIE, saura encore se souvenir d'Elle, à l'heure où de la prière dépend le salut de l'Église et de notre chère France.

Écoutons docilement la voix du Souverain Pontife et des évêques qui nous convoquent à la prière, et demandons tous ensemble à Notre-Dame Auxiliatrice le Secours dont nous avons besoin.

De tous côtés l'on fait des neuvaines de prières, oh! de grâce, ne restons pas indifférents. Prions MARIE et Elle nous protégera, surtout durant ce mois de mai qui pourra, si nous le voulons, nous apporter le salut.

Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

VII

La dévotion à la Sainte Vierge

Un prêtre, visiteur d'une Maison salésienne, disait au directeur: « Il est facile de voir que vous avez le culte de la Sainte Vierge dans votre Congrégation. » — Rien de plus vrai. Après la dévotion à JÉSUS dans l'Eucharistie, la principale dévotion salésienne, c'est la dévotion à l'auguste Mère de Dieu. Ainsi l'a pratiqué Don Bosco, ainsi le pratiquent ses enfants.

La dévotion à la Sainte Vierge, dans les Maisons salésiennes, est surtout la dévotion à MARIE Auxiliatrice, c'est-à-dire que MARIE est considérée, non seulement comme la mère tendre et affectueuse, qui caresse son enfant bien-aimé, mais aussi comme la mère vigilante et forte qui le tient par la main, pour l'aider à marcher dans la voie du salut. C'est le grand Pape Pie IX qui a confié à Don Bosco la douce charge de propager dans l'Église la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, et telle paraît bien avoir été la vocation du vénéré fondateur.

Dès le premier songe merveilleux qu'eut, à l'âge de neuf ans, le petit pâtre des Becchi, la Sainte Vierge apparaît et encourage le futur apôtre de la jeunesse pauvre et abandonnée: « Va, dit-elle, mêle-toi à cette foule d'enfants et travaille à leur sanctification. »

Plus tard, quand le petit paysan, devenu prêtre, avait commencé l'œuvre des Patronages, MARIE le soutint au milieu des difficultés, qui surgissaient de toutes parts, et stimula son zèle, en lui révélant l'avenir. Elle lui apparaît près de la maison Pinardi et, mettant sur le sol son pied virginal: « Là, lui dit-elle, sont morts pour la foi les mar-

tyrs Octave et Adventeur, là, tu bâtiras un temple où mon Fils sera glorifié. » Et MARIE dévoile aux yeux émerveillés de son serviteur les proportions du sanctuaire et de l'établissement qui doit l'entourer.

En 1865, Don Bosco jette les fondations du sanctuaire demandé par la Reine du Ciel. A peine l'œuvre est-elle commencée, avec un capital de cinquante centimes en caisse, que MARIE répand à pleines mains les prodiges de toutes sortes, pour accélérer les offrandes et partant le travail. Aussi Don Bosco déclare lui-même que l'Église de Notre-Dame Auxiliatrice est l'œuvre de la Sainte Vierge: « Chacune des pierres de l'édifice, disait-il, proclame un bienfait de la Madone. »

Après le temple matériel, viendront les temples spirituels, plus difficiles encore peut-être à édifier; MARIE sera toujours l'Auxiliatrice de Don Bosco dans le pénible labeur de l'éducation des enfants et de la sanctification des âmes.

Aussi telle est bien la caractéristique de la dévotion à la Sainte Vierge dans les Maisons salésiennes.

Chaque jour, pendant la messe, on dit le chapelet: mais on le récite sous forme de rosaire, en annonçant les mystères, de sorte que tout élève des Maisons salésiennes récite deux rosaires par semaine. Or le Rosaire, chacun le sait, c'est l'arme spirituelle qui a triomphé des Albigeois avec saint Dominique et des Musulmans avec saint Pie V et l'armée chrétienne à Lépante: c'est aussi l'arme par laquelle Don Bosco veut que ses enfants triomphent du péché, du démon et de leurs passions.

Le zélé fondateur des Salésiens a commencé l'œuvre des Patronages, premier berceau de la congrégation, le 8 décembre 1841, jour de la Conception immaculée de MARIE; aussi cette fête est la fête solennelle par excellence

(*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants, janvier et mars 1902.

dans les Maisons salésiennes. Mais n'est-elle pas, elle aussi, une fête de combat et de victoire? C'est le jour où MARIE triomphe de l'ancien serpent et lui écrase la tête; aussi l'on retrouve ce caractère batailleur dans les invocations que Don Bosco a composées pour la neuvaine préparatoire. En voici quelques-unes:

« O Vierge immaculée, dont la pureté a été symbolisée par le buisson mystérieux qui demeurait intact au milieu des flammes, daignez éteindre en nous le feu de la concupiscence qui, chaque jour, entraîne tant d'âmes dans les flammes de l'enfer. »

« O MARIE, jardin fermé, paradis de délices, où jamais n'a pu pénétrer le serpent infernal, ne permettez pas que l'ennemi des âmes trouve accès dans notre cœur. »

« O MARIE, Vierge toujours aimable et toujours aimée de Dieu, arc-en-ciel de la paix, temple auguste consacré dès le premier instant par la présence du Saint-Esprit et la plénitude de ses dons, obtenez-nous de vivre de telle sorte que nous méritions de vous voir un jour dans la gloire céleste. »

Ce même caractère de lutte est encore plus accentué dans la neuvaine de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. On y lit: « O MARIE, puissant Secours de ceux qui implorent avec confiance votre miséricordieuse bonté, écoutez la prière d'un pauvre pécheur qui vous conjure de l'aider à fuir toujours le péché et les occasions du péché. »

« O MARIE, ma très douce Mère, vous êtes la Reine des martyrs, par les actes héroïques de courage que vous avez exercés sur la terre, daignez donner à mon cœur la force nécessaire pour rester toujours fidèle à votre service. Obtenez-moi de fouler aux pieds tout respect humain, de pratiquer ouvertement et sans crainte mes devoirs religieux et de me montrer toujours, en toute occasion, votre fils dévoué jusqu'à la mort. »

Le mois de mai est le mois consacré à la Sainte Vierge. Tout rappelle son souvenir dans les Maisons salésiennes: la décoration de l'autel de MARIE à la chapelle; les petits autels qui se dressent dans les salles, les classes, les dortoirs; le chant des cantiques à l'exercice quotidien; le mot du soir où, sous le gracieux nom de fleurlette, on propose chaque jour une vertu à pratiquer en l'hon-

neur de MARIE. Mais, toutes ces manifestations de piété ne seraient rien, si elles n'étaient couronnées par un bouquet, cher entre tous à la Reine des Anges; ce bouquet consiste en des Très bien de conduite que les élèves s'efforcent de mériter pendant tout le mois.

La vie de l'homme est un combat sur la terre: tout chrétien est soldat de JÉSUS-CHRIST. Aussi Don Bosco donnait volontiers le caractère de lutte morale et pratique au petit mot du soir, même quand il parlait de la Sainte Vierge.

Une fois, il dit: « J'ai rêvé la nuit, qu'un grand nombre d'entre vous entouraient l'autel de MARIE pour la fête. Les uns lui présentaient un bouquet de violettes, d'autres une rose, d'autres un tournesol, d'autres un lis; mais parmi eux j'en ai vu deux, qui regardaient la Vierge d'un œil sournois et tenaient leur présent caché sous leur habit près du cœur. L'un portait un vilain chat, symbole du vol qu'il venait de commettre, l'autre un crapaud immonde, figure du vice honteux dans lequel il vivait; et je me demandais si ces malheureux auraient le courage d'offrir à MARIE de pareils cadeaux! »

Une autre fois, il exprimait cette pensée: « MARIE, disait-il, est la plus aimable et la plus aimante de toutes les mères: Elle doit donc être la plus aimée. Or, il y en a parmi vous, qui s'imaginent témoigner leur amour à MARIE par quelques pratiques de dévotion et qui, en même temps, vivent dans le péché mortel et tiennent ainsi JÉSUS crucifié sous les yeux de sa mère. Est-ce là le témoignage de l'amour? — Si vous m'aimez véritablement, leur dit la Sainte Mère, détachez bien vite mon JÉSUS de la croix par une bonne confession, et ne le mettez plus en croix par des actions mauvaises, de mauvaises lectures, des sacrilèges. »

Don Bosco mit encore en honneur dans sa congrégation la pratique des sept douleurs et des sept allégresses de la Sainte Vierge. Le chapelet de Notre-Dame des sept douleurs se termine par cette exhortation aussi touchante que pratique: « Récitez trois Ave MARIA, en l'honneur des larmes que répandit la Sainte Vierge dans toutes ses douleurs et pour obtenir, par son intercession, la grâce de pleurer avec les larmes d'un sincère repen-

tir tous les péchés que vous avez eu le malheur de commettre. »

Les sept allégresses, dont jouit au Ciel la Sainte Vierge, se méditent surtout pour la fête de l'Assomption de MARIE, soit pendant la neuvaine préparatoire, soit pendant l'octave. Elles sont d'ailleurs profitables en tout temps.

Cet hommage, rendu à la gloire de MARIE et à la félicité dont elle jouit au Ciel, honore la divine Mère, nourrit notre espérance et stimule notre courage au milieu des combats de la vie. Les sept méditations, que Don Bosco a composées sur ce sujet, se terminent par cette prière où le côté pratique réapparaît tout entier : « O glorieuse Mère de Dieu, Vierge consolatrice, je vous en prie, par vos saintes allégresses, que je viens de méditer avec toute la piété dont je suis capable, obtenez-moi du Seigneur la rémission de mes péchés et le secours incessant de sa grâce. »

* *

Comme on le voit, c'est encore la Vierge

Auxiliatrice que nous implorons, afin qu'Elle nous aide à vaincre comme Elle, pour être récompensé avec Elle.

D'ailleurs, dans une consécration à MARIE Auxiliatrice, que le Saint-Siège a enrichie d'indulgences, chaque jour, en finissant la méditation, les Fils et les Filles de Don Bosco, après s'être voués entièrement au service de la Reine des anges, après Lui avoir recommandé leur famille naturelle et spirituelle, leurs amis et leurs bienfaiteurs, après avoir prié pour l'Église et ses chefs, terminent en demandant de rester toujours abrités sous le manteau de leur bonne Mère, afin de former un jour sa couronne en Paradis.

Vaincre par MARIE et triompher avec la Reine du Ciel, telles sont la substance et l'orientation de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, que professe et s'efforce de répandre dans le monde, la Famille salésienne, formée à l'école de Don Bosco, son bien-aimé fondateur et père.

La première Exposition des Écoles d'arts et métiers et des Colonies agricoles salésiennes*

Barcelone a obtenu un vrai succès avec le groupe de l'ange Raphaël et de Tobie s'emparant du poisson. Cette œuvre est de composition excellente, de formes correctes et élégantes, grand naturel de pose, surtout chez le jeune Tobie. Le coloris et la décoration sont châtiés et faits avec vérité. Le groupe a comme entourage et base un magnifique piédestal flanqué de balustres à plan semi-circulaire, en style gothique, dessiné avec une rare élégance et parfaitement exécuté en bois d'acajou.

Milan est la seule maison qui, jusqu'à maintenant, cultive le bel art de la céramique, sous la direction du vaillant artiste, M. le chevalier J. B. Minghetti. Cette école qui com-

mence, mais est déjà assez avancée dans son travail artistique, pour avoir pu mériter une médaille d'or à la dernière exposition de Lodi, est une restauration géniale qui marque un plus noble avenir à un art qui est devenu trop minutieux, mignard et vénal. Qu'on nous permette de rapporter ici les termes mêmes dans lesquels l'excellente *Lega Lombarda* parla de ces travaux :

«... Dans la reproduction intelligente et soignée des types et des formes, on trouve un goût si raffiné et une telle pureté de contours et de lignes, qu'on est obligé de s'arrêter dans une longue contemplation. L'excellence artistique se fait voir dans les plus petits détails. Les nouveautés abondent, sans jamais tomber dans l'étrange, ni dans l'exagération. L'ensemble, même dans les caprices, est réglé par un esprit serein et subordonné à une ténacité régulière, parfaite, qui exprime un goût constant de classicisme. Nous sommes

(*) Voir *Bulletin salésien*, novembre et décembre 1901, février et mars 1902.

heureux de pouvoir nous glorifier de la renaissance parmi nous de l'immortelle école de Capodimonte.

Le vaillant maître et les braves jeunes gens ses élèves font passer dans leurs gracieuses reproductions leur belle âme artistique, en faisant ressortir leurs audaces de formes et leurs hardiesses de tons, surtout dans quelques vagues petits vases, dans divers groupes de genre, dans des jardinières caractéristiques, dans de gracieux porte-bouquets, des consoles et cent autres articles.

démique, sous la présidence du T. R. P. Don Rua, entouré de tous les Supérieurs de la pieuse Société salésienne, des membres du Jury, devant un auditoire choisi de dames coopératrices et de coopérateurs, en présence de toute la section des artisans de l'Oratoire de Saint-François de Sales.

« La proclamation des résultats, écrit l'*Archivio*



Exposition de Valsalice — Sculpture de Sarrià.

Ces gracieuses figures, élancées et charmantes, qui se meuvent, s'animent et gesticulent, semblent parler à votre âme, à votre regard attentif et ravi. Ils sont vraiment splendides, dans leur blancheur de neige, les porte-desserts de table, en style Louis XV; magnifiques, les garnitures de cheminée, qui sont toutes une réunion de gracieux amours, vifs et souriants.»

* *

Tel fut en somme le résultat de la première Exposition de nos écoles professionnelles.

La clôture solennelle en fut faite le 26 septembre, dans la vaste cour de la maison de Valsalice, dans une courte et belle séance aca-

tipografico, fut précédée d'un discours de Don Bertello, conseiller professionnel de la Société salésienne, discours de forme élégante, rempli d'idées pratiques et inspiré d'un tel esprit de vraie modernité, qu'il souleva les plus chaleureux applaudissements de l'assemblée.»

Comme nous ne pouvons reproduire en entier ce discours, nous n'en citerons que les passages qui renferment les remerciements dus au bienveillant Jury, la raison des défauts rencontrés dans l'exposition et les sages recommandations faites aux artisans de la maison mère, représentant en ce moment tous nos petits ouvriers répandus par le monde.

«..... Je rends grâce, disait Don Bertello, au nom de la Société salésienne, à tous les aimables membres du Jury. Mon remerciement s'étend à leur œuvre désintéressée, aux expressions courtoises de louange, et d'encouragement qu'ils daignèrent employer à l'adresse de nos ateliers; mais j'entends surtout exprimer notre reconnaissance pour les bienveillantes critiques, les avis et les conseils, par lesquels ils voulurent bien noter les vices de méthode et d'exécution, qui rendent imparfaites nos écoles professionnelles. Nous sommes tout particulièrement reconnaissants de ces dons

faits une idée bien nette de son importance pratique; que l'exposition fut décidée seulement au mois de décembre de l'année dernière, alors que beaucoup de travaux des trois années précédentes étaient déjà remis aux divers acquéreurs, sans pouvoir en garder un souvenir suffisant: et que la distance des lieux pour l'Amérique, et l'incertitude de l'heure présente pour les maisons de France, empêchèrent de faire en temps opportun l'expédition des objets à exposer...»

L'orateur continue son discours, puis il ter-



Exposition de céramique de Milan.

de leur sagesse et de leur expérience, parce qu'ils représentent le vrai but, auquel nous prétendions, en commençant cette exposition. Merci donc pour ce qu'ils ont fait, et merci encore pour ce qu'ils voudront bien faire dans la suite, en nous aidant dans l'œuvre humanitaire et chrétienne de donner aux jeunes ouvriers une culture correspondant aux besoins des temps et à l'idéal de l'art...

« L'Exposition, nonobstant l'apparente richesse des objets et le prix considérable de quelques-uns d'entre eux, est défectueuse sous bien des rapports, si on la juge en raison de son titre d'Exposition générale salésienne et eu égard au programme proposé. Il faut noter qu'une minime partie seulement de nos Écoles professionnelles et Colonies agricoles y sont représentées. Cela provient de plusieurs raisons; qu'il suffise de rappeler que c'est le premier essai, et que tous ne se sont pas

mine ainsi, s'adressant spécialement aux enfants:

«... Et maintenant un mot à vous, jeunes artisans, qui formez l'objet de nos sollicitudes.

Vous voyez qu'il s'agit surtout de vous et de votre avenir en cette solennité. Toutes les sueurs et les fatigues de vos maîtres sont pour vous; pour vous, les sacrifices pécuniaires de vos supérieurs et de vos bienfaiteurs; pour vous, le sage travail de ces insignes personnages appelés à juger de l'exposition. Mais, pour recueillir le fruit de tant de soins et de sacrifices, il faut aussi le concours de votre bonne volonté.

« Comme aujourd'hui les travaux faits par vous, sous la conduite de vos chefs, ont été un objet de louange ou de blâme, ainsi bientôt le monde jugera des travaux que, devenus hommes, vous

exécuterez selon votre savoir et votre industrie ; mais ce jugement voudra dire pour vous le pain ou la misère, la réputation ou l'abandon. Le banquet de la vie est maintenant plus que jamais assailli par la foule des concurrents, et ceux-là réussissent à s'y faire une plus large place, qui sont plus habiles dans leur art, mieux instruits et plus honnêtes. Les exemples ne manqueraient pas pour confirmer ce que je dis ; mais je les passe sous silence, pour ne pas en venir à des personnalités, et parce que vous-mêmes vous pouvez en connaître à foison.

« Vous lisez souvent une sentence de saint Philippe de Néri, que Don Bosco a voulu voir affichée avec d'autres sur les murs de vos ateliers : « Le Paradis n'est pas fait pour les fainéants. » Eh bien ! Ceux, qui négligent de tirer parti des talents reçus de Dieu, ne perdent pas seulement le Paradis ; ils perdent aussi les honneurs et les aises de la vie présente. Il faut travailler, progresser, s'élever, par l'échelle des aptitudes artistiques et professionnelles. A qui sera la faute si, tandis qu'on fait tant de sacrifices à votre avantage, vous vous trouvez dans quelques années incapables d'affronter les luttes de la vie ? N'ayez pas hâte de sortir de l'école, avant d'avoir achevé votre éducation, ne vous laissez pas séduire par la perspective du gain, ne vous laissez pas tromper par les dehors de la liberté. Une plante trop tendre dépérit et meurt si on l'expose sans abri aux vents et aux frimas ; un soldat, qui ne connaît pas bien le maniement des armes, ne peut faire qu'une guerre malheureuse. Correspondez donc aux sollicitudes amoureuses de vos supérieurs, appliquez-vous avec ardeur à apprendre ce qu'on vous enseigne, persévérez dans l'entreprise jusqu'à l'achèvement de votre apprentissage et, devenus des ouvriers habiles et intelligents, vous trouverez facilement une portion de terre, sur laquelle vous passerez honorablement votre vie et où il vous sera plus facile de vous tresser une couronne de mérites pour le Ciel. »

« Cette belle fête, poursuit le même *Archivio tipografico*, fut clôturée par Don Rua qui, par ses manières affables, s'attire immédiatement la sympathie et le respect de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Il termina ses paroles paternelles, en engageant les jeunes élèves à tâcher de se perfectionner toujours plus dans l'étude pratique et technique de leur art et en leur souhaitant de devenir avec le temps des citoyens utiles et des ouvriers capables. Nous nous unissons de tout cœur à ce souhait, en y ajoutant celui que l'Exposition de 1904 marque une victoire complète des Ecoles professionnelles salésiennes. »

Finissons maintenant cette relation par un remerciement et une recommandation.

C'est d'abord un devoir pour nous d'adresser à tous les clients de nos ateliers de vifs remerciements pour la gracieuseté avec laquelle, même à leur grand dérangement, ils nous ont permis de porter à Valsalice les travaux qu'on leur avait déjà livrés. Nous étendons aussi ce merci à toute la Presse, surtout professionnelle, qui s'est intéressée avec tant de bienveillance à cette Exposition salésienne.

La recommandation ensuite sera adressée à tous les bienveillants Coopérateurs des villes où se trouvent des maisons salésiennes avec ateliers d'arts et métiers, pour qu'ils veuillent bien s'ingénier à procurer un travail abondant et varié à nos apprentis ; et ceux-ci mettront tous leurs soins à satisfaire les personnes qui feront preuve de connaître leurs besoins et d'avoir confiance dans l'habileté des petits enfants de Don Bosco.

LA FEMME ET LA CHARITÉ

On lit dans l'Ecclesiastique (ch. 36, v. 37) une sentence que l'on peut appeler le programme d'action, tracé à la charité de la femme chrétienne : *Ubi non est sepes, diripietur possessio, et ubi non est mulier, ingemiscit egens* ; où il n'y a pas de haie, la propriété sera détruite, et là, où il n'y a pas de femme, le malheureux gémit.

La femme a écrit par ses œuvres de charité de magnifiques pages dans l'histoire du christianisme. Le saint Evangile nous montre les pieuses femmes, qui suivent Jésus dans ses pérégrinations, lui fournissant avec leurs biens les moyens de subsistance (S. Luc, ch. 8, v. 3). Les Actes des A-

pôtres nous racontent l'émouvant épisode de Tabitha, pieuse femme, riche de bonnes œuvres et d'aumônes, ressuscitée par saint Pierre, lorsqu'une foule de veuves en larmes l'entourèrent, lui montrant les tuniques et les robes, que Tabitha leur avait faites (Actes, ch. 9, v. 36-41). Au temps des persécutions, c'est encore la femme qui l'emporte dans les œuvres de charité ; protégée par les ténèbres, elle va sur le lion du martyre, recueille les précieux restes, les enveloppe de linges blancs, les recouvre de parfums, et leur donne les honneurs du tombeau. Ainsi, de siècle en siècle, nous trouvons la femme, comme ange consolateur des

misères humaines, jusqu'à ce que nous arrivions à Vincent de Paul, qui tira de son cœur la plus surprenante création du sacrifice sur une terre de plaisir, de la force morale au milieu de la fragilité humaine, en un mot la sœur de charité. Ce ne fut qu'après saint Vincent que d'autres Congrégations religieuses surgirent dans l'Eglise avec des règles et des noms divers, mais avec le même esprit et la même intention, jusqu'aux Filles de Marie Auxiliatrice, que le serviteur de Dieu Don Bosco mettait aux côtés de ses prêtres pour qu'elles leur fussent un puissant secours dans leur travail à la vigne de Jésus-Christ.

Cependant, avec l'intuition propre aux hommes que la Providence fait surgir aux moments opportuns, Don Bosco vit que les femmes mêmes, qu'une vocation spéciale ne conduisait pas hors de la famille pour prendre le voile de la virginité, pouvaient être appelées à l'aider efficacement dans ses œuvres extraordinaires de charité pour la jeunesse, ses délices et son unique souci. De même qu'il chercha parmi les laïques ses Coopérateurs, ainsi parmi les dames de la société et aussi parmi les femmes du peuple, il trouva ses Coopératrices.

Que veut dire être Coopératrice de la pieuse Société salésienne? Cela veut dire aider de son argent, de ses œuvres, de ses prières, de son influence sociale Don Bosco et ses compagnons et successeurs dans l'apostolat auprès de la jeunesse; cela veut dire essuyer beaucoup de larmes, sauver beaucoup d'âmes, fonder des écoles et des orphelinats, entretenir des milliers d'orphelins tirés de l'abandon, arrachés au péril de l'irréligion et de l'immoralité, et, moyennant une bonne éducation, par l'étude et l'apprentissage d'un métier, en faire de bons chrétiens et de sages citoyens, comme s'exprimait Don Bosco lui-même dans son inoubliable *Testament*.

Et l'histoire de l'Oratoire de Saint-François de Sales à Turin, l'histoire de tant d'autres orphelinats ou établissements, quels exemples de charité féminine ne nous offrent-ils pas! Maman Marguerite, l'inoubliable mère de Don Bosco, eut un grand nombre d'imitatrices.

Si nous voulions toutes les nommer, nous devrions commencer par Madame Rua, la mère du successeur actuel de Don Bosco, qui voulut passer les dernières années de sa vie à l'entier service des Fils de Don Bosco; par la mère du regretté Mgr Gastaldi, archevêque de Turin, laquelle venait, plusieurs fois la semaine, prodiguer ses soins les

plus tendres au naissant Institut salésien. En volant ensuite dans toutes les parties du monde, nous recueillerions partout de nombreux noms d'excellentes bienfaitrices et mères très tendres, à en remplir de gros volumes in-folio.

Les bienfaitrices salésiennes de nos Œuvres de Franco, d'Espagne, de Belgique, de Suisse, d'Autriche, d'Angleterre, de Pologne, etc... rivalisent avec celles d'Italie; celles d'Amérique rivalisent avec celles d'Europe. C'est un spectacle consolant de zèle et d'amour.

Ici, nous ferons remarquer à nos lectrices que, s'il y a toujours eu besoin parmi les chrétiens de cette charité, qui rapproche entre elles les différentes classes de la société, le besoin en est encore beaucoup plus grand et plus urgent de nos jours. On veut diviser et opprimer, non plus unir et faire fraterniser les uns avec les autres; il convient donc de s'y opposer, non pas seulement en théorie, mais bien par l'action pratique et soutenue. Et c'est là le devoir de la femme chrétienne.

Pour la garantie et pour le réconfort du pauvre, Dieu demande aussi le sacrifice de la personne qui lui fait du bien. Saint Augustin disait: *Si vis ascendere ad Deum, descende*; si tu veux monter vers Dieu, descends. Ainsi de la femme charitable; si elle veut monter à Dieu, qu'elle descende vers le pauvre, et qu'elle y descende non seulement avec la générosité de son obole, mais encore avec l'expansion du cœur, avec la parole persuasive, avec toute son action. Si les Coopératrices salésiennes, ne peuvent pas faire ce sacrifice entier de la personne envers la jeunesse pauvre, parce que les enfants, qu'elles secourent, se trouvent déjà en lieu sûr et paternellement surveillés, qu'elles l'accomplissent en assistant aux conférences qui leur sont faites, en se réunissant quelques fois entre elles pour s'exciter à un zèle industrieux, pour penser aux moyens de rendre plus intense et plus étendue leur action. Que les Coopératrices veuillent bien dérober quelque temps à leurs occupations domestiques ou sociales pour le consacrer à la prière si recommandée par Don Bosco, pour lire le *Bulletin salésien* et, s'il est possible, pour travailler au profit des établissements salésiens, surtout s'il y a quelque maison salésienne dans leur ville. Oh! bienheureuse la Coopératrice qui a cherché du lin et de la laine, et a travaillé de ses mains, *quæsit linum et lanam, et operata est consilio manuum suarum!* (Proverbes, ch. 31, v. 13.).

Nous croyons bon de rappeler à tous nos lecteurs que le Bulletin salésien leur est envoyé gratuitement au titre de Coopérateur salésien, et qu'on ne leur réclame pour cela aucune taxe d'abonnement. Cependant, qui ne voudrait coopérer à notre œuvre, en y concourant au moins pour les dépenses du Bulletin, et nous offrir chaque année la minime somme de cinq francs?

COURRIER

DE NOS ŒUVRES

PARIS

Assemblée générale des Conférences
de Saint-Vincent de Paul le 23 février 1902
au Patronage Saint-Pierre de Ménilmontant

Trois heures sonnent, et M. le comte de Courson, notre meilleur ami et protecteur, assisté du bon Père Supérieur, de M. de Kervéguen, président de la grande Conférence de Notre-Dame de la Croix, fait son entrée dans la salle de la section Saint-Joseph. Des applaudissements nourris disent à M. le Président le plaisir toujours nouveau de le voir chez nous. Nous avons remarqué toute une magnifique couronne de Confrères des grandes Conférences de Ménilmontant, Charonne, Belleville, de plusieurs Papas et de nos chers Anciens, dont la présence est un précieux encouragement pour nous tous.

La séance s'ouvre par la prière; Eugène Guerrin fait la lecture; le procès-verbal de la dernière séance est adopté sans observation. M. le Président fait alors passer à la visite des familles, dont plusieurs présentent quelques faits édifiants; puis la lecture nous est donnée par le secrétaire Biehler d'un bon petit rapport sur la marche générale de l'année, dont voici quelques extraits:

.... Notre grande Conférence fut fondée en 1880, vous voyez qu'elle date de loin, puisqu'elle fera bientôt ses noces d'argent et ce jour-là nos pauvres, je l'espère, se réjouiront.

La petite Conférence ne fut fondée pour les jeunes apprentis qu'en 1883; c'est là qu'ils font leur apprentissage de charité et je puis vous dire qu'ils y font merveille. Vraiment leur activité dénote: « Qu'il n'y a plus de l'enfant chez eux. »

Actuellement la grande Conférence compte 17 membres, visitant 20 familles; la petite comprend 15 confrères et visite 8 familles. Pour secourir ces 28 foyers, foyers sans feu, où se groupent quelquefois 6 et 7 enfants, les conférences ont,

vous le savez, de bien modiques ressources: quêtes hebdomadaires, prix des places et quêtes faites aux séances dramatiques offertes par les Anciens, les membres du Cercle et la Société artistique, ainsi que les gains réalisés à la buvette du Patronage; en un mot: l'obole de la veuve! Cette année, grâce à M. le directeur du Patronage, le vestiaire a débordé de vêtements, aussi a-t-il fallu se montrer généreux et faire plusieurs distributions.

Depuis la dernière assemblée, il a été distribué 1808 bons de pain et 118 bons de viande; à ce jour, nous avons en caisse une quarantaine de francs. Vous le voyez, ce n'est pas la grosse caisse pour nos 28 familles, et souvent l'impitoyable trésorier de ce trésor poussif, obligé de balancer les cris de son bon cœur, s'oppose au vote de secours supplémentaires; il blâme nos folles dépenses, tempête contre notre libéralité et ne réussit guère, car la majorité se trouve toujours du côté des pauvres. Mais quelle ingéniosité ne déploient pas les confrères pour obtenir les secours!

.... A la fête patronale, cette année comme les années précédentes, une messe solennelle avait d'abord réuni nos pauvres qui vont ensuite au Cercle prendre le déjeuner traditionnel, et nous eûmes le plaisir, toujours nouveau, parce qu'il est toujours jeune, de voir chaque visiteur offrir son bras à sa vieille, l'aider à descendre les escaliers et lui offrir, avec une galanterie toute française, une tasse de chocolat. Nous avons clôturé cette matinée par une grande distribution de vêtements.

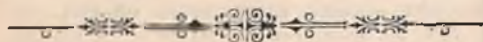
Tel est l'exposé timide du bien que font, au Patronage Saint-Pierre de Ménilmontant, les deux Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Messieurs et chers Confrères, vous savez où se trouve le mobile de ces actes et la fin qu'ils envisagent: ce sont les exemples et les enseignements de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, résumés puissamment dans cette pensée que je vous laisse comme un adieu: « Aimez-vous les uns les autres. »

Le trésorier, M. Cantin présente alors l'état de la caisse, qui accuse pour la grande Conférence un chiffre de dépenses de 466 fr. 60 et 46 fr. 42 alors en caisse; pour la petite Conférence: dépenses 248 fr. 65 et un déficit de 6 fr. 61. Puis M. le Président encourage

tous les membres à continuer la visite assidue de leurs pauvres, à qui ils doivent faire un grand bien moral. Il félicite la petite Conférence d'avoir si bien prospéré, alors que depuis 6 mois, elle était privée de président, mais qui se voit aujourd'hui récompensée par l'installation de M. Schneider, un de nos Anciens, dont la nomination est agréée du Conseil central de Paris.

Après la quête et la distribution des bons, l'on se sépare, unis dans la Foi et la Charité, se promettant l'année prochaine même spectacle réconfortant.



ALGÉRIE

Fête des Anciens à l'Oratoire salésien de Jésus Adolescent à Oran-Eckmühl

LE dimanche, 2 février, les Anciens Elèves salésiens d'Oran étaient réunis à l'Oratoire de JÉSUS Adolescent pour célébrer la fête de Saint-François de Sales, Patron de l'Association. Pour des enfants de Don Bosco, c'est une occasion de se retremper dans l'esprit salésien, en revivant pendant quelques heures, trop courtes, hélas ! la vie qui a rempli notre jeunesse de bonheur et de poésie.

Aussi bien fut-elle vraiment salésienne cette journée passée au milieu de nos maîtres vénérés, toute remplie de piété, de joie, de simplicité. Pieuse, elle l'a été. N'a-t-elle point commencé au pied de l'autel et le premier rendez-vous, n'a-t-il pas été ce banquet divin où nous avons regn, dans nos cœurs, JÉSUS « le modèle et la force des Cœurs Adolescents » ? Servir à l'autel est un honneur, nous disait-on dans nos jeunes années, alors que notre vie s'écoulait gaîment entre ces murs bénis, qui renferment de si doux souvenirs. A vingt ans, cela est encore vrai ! Aussi, heureux de redevenir petits enfants de chœur, nous sommes-nous fait un bonheur d'assister le prêtre, à la messe, aux vêpres, de participer aux chants sacrés en nous unissant à la *Schola* de l'Oratoire.

Le programme de la journée portait une réunion plénière. Elle s'est tenue dans la

matinée. Dans son compte-rendu, le Secrétaire n'a pu que constater les progrès de l'Œuvre, le nombre croissant des membres adhérents et la vitalité des autres Associations issues de l'Union des Anciens : — *Joyeuse Union*, qui réunit ses membres tous les dimanches et jours de fête à l'Oratoire d'Eckmühl et où ceux-ci trouvent : salle spacieuse, buvette, jeux divers, etc.... — *Pieuse Union du Sacré-Cœur*, la plus pieuse, mais non la moins prospère, où nous venons chaque vendredi puiser, avec l'amour du Divin Cœur, la force de rester dans le monde de dignes enfants de Don Bosco. — *Société de Saint-Vincent de Paul* qui en offrant un champ à notre zèle, nous place sous l'égide puissante de la Charité. — En parlant de ces Œuvres, un rapporteur fidèle pouvait-il oublier celui qui en a été le créateur, le Père Bellamy ? Nous lui devons un souvenir. Du reste par un sentiment de filiale reconnaissance, les membres du bureau avaient eu la délicate pensée de faire exécuter un agrandissement du portrait de ce Père regretté. Son image que nous avons sous nos yeux, nous rappelait son souvenir, et c'est d'un commun élan, tout spontané que dans nos acclamations nous l'avons uni à notre bon Père Don Bosco et à notre bien-aimé et vénéré Père Don Rua.

Servite Domino in letitia, voilà une maxime salésienne. La joie donc a régné toute la journée. Elle a régné au banquet : mais je dois à la vérité d'ajouter qu'elle n'est pas allée jusqu'à étouffer l'appétit (nous avons tous fait honneur à la table salésienne). Elle a rempli nos récréations qu'animaient des concerts où l'entrain le disputait à l'art. Mais, où cette gaieté salésienne a coulé à pleins bords, c'est dans la séance intime ou pour mieux dire, « Lunch dinatoire ». Car, ce n'est point une séance organisée ; chaque membre en prend l'initiative, et le programme n'en est pas dressé d'avance. Entre deux bouchées, un ancien monte sur scène : un récit pathétique nous arrache les pleurs et nous enlève presque l'appétit ; puis c'est une pièce comique qui provoque des rires bruyants. Je ne veux ici nommer personne, car il faudrait citer tout le monde puisque tous ont révélé leur talent dans les chansonnettes, monologues, romances, duos, trios, etc... Je noterai seulement les remerciements que notre sympathique Président a adressés en notre nom à

Tout pour Jésus, Marie et Joseph

JUBILÉ PONTIFICAL

DE SA SAINTETÉ

LE PAPE LÉON XIII

INVITATIONS

à toutes les Congrégations d'Enfants de Marie
et Demoiselles Catholiques
du monde entier

Mes chères Sœurs,

C'est le cœur inondé de sainte joie, et plein de confiance, que je viens encore une fois m'adresser à vous, mes bien-aimées Sœurs en Marie, après un long silence de quatorze années.

Le souvenir des Fêtes solennelles qui ont été célébrées à Rome, à l'occasion du Jubilé sacerdotal de sa Sainteté Léon XIII, ne sera pas encore certes effacé de vos cœurs; fêtes brillantes et grandioses s'il en fut jamais, auxquelles nous avons pris part nous aussi, par l'hommage de nos prières et de notre obole, et par un Pèlerinage à la Ville Sainte, où étaient largement représentées les pieuses Congrégations des Enfants de Marie, qui sont répandues dans les différents pays du Monde Catholique. Celles d'entre vous, qui eurent alors le bonheur de se prosterner aux pieds du Saint Père, se rappelleront sans doute avec la plus grande tendresse et reconnaissance, l'effusion de bonté et de bienveillance avec laquelle Il nous accueillit, ainsi que la particulière prédilection, que dans cette circonstance Il daigna témoigner envers toutes les Congrégations d'Enfants de Marie. Journée mémorable qui restera gravée dans nos cœurs en caractères d'or, et marquera une époque glorieuse dans les Annales de nos Congrégations.

Eh bien! mes chères Sœurs, une nouvelle circonstance, plus heureuse encore que la première, se présente à nous, pour témoigner mieux encore, s'il se peut, notre respectueuse affection au Vicaire de Jésus-Christ: je veux dire, son prochain *Jubilé Pontifical*. Je me souviens encore avec une véritable émotion, de la sollicitude et de la générosité, avec lesquelles vous avez toujours répondu à mon appel par le passé; aujourd'hui encore, je me permets de venir à vous, pour vous inviter à une Sainte Alliance, à laquelle peuvent prendre part, non seulement les Enfants de Marie, mais encore toutes les Demoiselles catholiques qui voudront bien s'unir à nous, et solenniser avec ardeur ce grand et mémorable événement.

Dans ce but je me permettrai de vous demander, comme autrefois d'ailleurs, qu'un lien mystique existe toujours entre nous: la prière pour notre Saint Père le Pape, et surtout cette prière même, qu'il a toujours tant aimée et recommandée: le *Chapelet*. Que chacune de nous ait soin de le réciter tous les jours, selon les intentions du Souverain Pontife, et aussi pour obtenir du bon Dieu la grâce de voir enfin arriver le jour mille fois béni de son Jubilé Pontifical.

Mais à l'hommage de notre prière, nous devons encore unir l'hommage de notre charité, pour venir en aide à l'état de détresse dans lequel se trouve le Vicaire de Jésus-Christ (*).

Un *Album* très riche et très artistique, renfermera les noms de toutes celles qui auront contribué à cette filiale manifestation de reconnaissance et d'amour, et sera ensuite, avec la somme recueillie, présenté à Sa Sainteté par les Enfants de Marie, qui se rendront en Pèlerinage à Rome, comme représentantes et interprètes des sentiments de celles qui n'auront pu avoir ce bonheur. Oh! combien il serait désirable que chaque Pieuse Union fût représentée dans cette circonstance, au moins par une *Congréganiste*, et chaque lambeau de terre catholique, par une *pieuse Demoiselle*. Puisse la distance des pays, la variété des peuples, la disparité des conditions sociales, ne pas séparer nos cœurs dans cette sainte et pacifique Croisade.

En attendant votre cordiale et généreuse adhésion, je vous unis toutes dans un doux embrassement, aux pieds de notre chère et tendre Mère la Vierge Immaculée; je me recommande instamment à vos ferventes prières, et vous donne l'assurance que je prierai moi aussi pour vous, devant le très Saint Sacrement de l'Autel, et dans notre cher Sanctuaire de la CONSOLATA.

A vous, pour toujours

Votre bien dévouée et reconnaissante
LAURENCE MAZÉ DE LA ROCHE
Enfant de Marie.

TURIN, Corso Vinzaglio, 25 (Italie, Piémont).

(*) A l'occasion de Jubilé Sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII, avec le concours des Enfants de Marie et des Demoiselles catholiques, on a offert au Saint Père la somme de 80.000 francs.

APPROBATIONS.

En louant beaucoup le zèle de Mademoiselle Laurence Mazé de la Roche, nous approuvons le présent Appel, et nous désirons qu'il soit entendu de toutes les enfants de Marie du monde entier; nous le recommandons humblement à nos Vénérables Frères dans l'Episcopat et nous implorons sur la Promotrice et sur tous ceux qui y adhéreront l'abondance des bénédictions célestes.

TURIN, 18 Janvier, 1902.

✠ AUGUSTIN, Cardinal Archevêque.

En approuvant le présent Appel que nous croyons digne de louanges, nous souhaitons qu'il ait le meilleur et le plus heureux accueil; et à cette fin nous invoquons sur les Enfants de Marie et sur les Demoiselles catholiques qui y adhéreront, les faveurs maternelles de la Vierge bénite; et nous serons heureux de présenter au Saint Père celles d'entre elles qui viendront en pèlerinage à Rome.

ROME, 2 Février, 1902.

✠ PIERRE RESPIGHI, Cardinal Vicaire.

Programme d'adhésion à l'appel ci-contre

- 1° Les associations d'Enfants de Marie répandues dans le monde entier, ainsi que toutes les autres *Confréries* religieuses composées uniquement de *Filles* sont instamment priées de vouloir bien répondre au présent Appel, et de souscrire au moins pour la somme de **10 francs chacune**. Toutes les personnes et Associations qui donneront leur adhésion, seront inscrites dans l'*Album* qui sera présenté à Sa Sainteté, et concourront, comme en 1888, au Tirage au Sort de la riche et artistique *Bannière* qui, après avoir figuré dans le Pèlerinage, sera bénie par le Saint Père. Cette bannière portera, richement brodée, la reproduction exacte du tableau de la Congrégation *Prima Primaria* de Rome, entouré des 15 Mystères du Rosaire, et décoré d'autres figures et paroles symboliques.
- 2° Le nom de toutes les Associations, qui auront envoyé une somme supérieure à 10 francs, sera déposé dans l'urne autant de fois que le nombre dix sera contenu dans la somme offerte; de sorte qu'on aura d'autant plus de chances de gagner la bannière, que l'offrande aura été plus généreuse.
- 3° Pour pouvoir participer à ce concours, il est nécessaire que les offrandes des *Congrégations* soient envoyées le plus tôt possible, et si on ne peut expédier immédiatement l'argent, prière d'adresser au moins un mot d'adhésion à la soussignée, afin de pouvoir connaître exactement les dépenses à faire pour les offrandes à présenter au Souverain Pontife.
- 4° Toutes les offrandes seront inscrites dans l'*Album* avec les noms et prénoms, lieu de Résidence et Patrie des Associations, Confréries et Demoiselles qui auront pris part et souscrit à cette grande Manifestation *Internationale*.
- 5° L'*Album* et la *Bourse* qui contiendra l'obole des Enfants de Marie et des Demoiselles catholiques, seront **deux objets précieux** d'une grande **valeur artistique**, et dignes de la Personne vénérable à laquelle ils seront présentés.
- 6° Dès qu'on aura fixé les conditions et l'époque du Pèlerinage à Rome, et ce sera probablement au mois de *Septembre prochain*, la soussignée s'empressera d'en donner avis aux personnes intéressées. Les mêmes dispositions seront adoptées qu'en 1888, et toutes celles qui prendront part à ce pèlerinage devront revêtir, en hommage au Souverain Pontife, un *vêtement special*, ce que le Saint Père loua beaucoup en 1888, et au sujet duquel, la soussignée donnera à celles qui s'adresseront à elle, des renseignements détaillés et précis.
- 7° Le tirage au sort de la *bannière* sera fait à Rome après la réception du Pèlerinage, et en présence de *personnages distingués* et des Enfants de Marie.
- 8° Les personnes qui liront la présente invitation, sont priées de vouloir bien la faire connaître à leurs amis et connaissances, et même de la publier dans les *Journaux catholiques*, dans les *Pensionnats* et dans les familles; elles sont encore priées d'envoyer à la soussignée l'*adresse de personnes* à qui on pourrait envoyer des *Circulaires*.
- 9° La plus petite obole, même de quelques centimes, sera reçue avec la plus vive gratitude, car les petits ruisseaux font les grandes rivières — En outre, celles qui, comme en 1888, désireraient offrir des *objets d'or ou d'argent* pour le S. Père, peuvent nous les adresser; ils seront aussi acceptés, avec reconnaissance, et le nom des Donatrices sera inscrit dans l'*Album*.
- 10° Nous recommandons instamment de ne pas envoyer les offrandes dans de simples lettres, mais sous forme de chèque, mandat-poste ou lettre chargée, à l'adresse de la soussignée, Mademoiselle **Laurence Mazé de la Roche, Corso Vinzaglio, N. 25, Turin (Italie)**, qui s'empressera d'en accuser réception.
- 11° Les personnes qui désireraient d'autres informations, des *circulaires* ou des *imprimés* de souscription n'ont qu'à s'adresser à la soussignée, qui s'empressera d'exaucer leurs désirs.

TURIN, le 17 Janvier, 1902.
Corso Vinzaglio, 25

LAURENCE MAZÉ DE LA ROCHE.



M. le Directeur pour l'excellente journée qui nous avait été procurée, et les paroles qu'avec tant d'à propos il a empruntées à l'allocation faite à vèpres par un ouvrier de la première heure sur la terre algérienne: « Soyons bénis, parce que nous sommes les fils d'un homme de bien, mais aussi montrons-nous les dignes enfants d'un tel Père. »

On pourrait croire qu'ici finit notre fête. Pour qu'elle fût salésienne jusqu'au bout, il lui manquait ce que, dans les maisons de Don Bosco, on appelle le *Petit Mot du Soir*, coutume si pleine de charme et de simplicité. Aussi, réunis une dernière fois à la chapelle, nous avons chanté de tout notre cœur l'*In manus tuas* et le *Sub tuum*, sans oublier dans nos prières nos camarades défunts; puis pour clore une journée, commencée avec JÉSUS, continuée sous le regard de MARIE, nous avons reçu de notre bon Directeur, une dernière parole, que notre cœur a pieusement recueillie et qu'il gardera toujours: « Restons toute notre vie de vrais enfants de Don Bosco. »

D'autres fêtes, assurément, l'emporteront par

l'éclat extérieur, par un brillant succès; mais il n'en peut être de plus pieuse et de plus joyeuse en même temps. Tel était du reste le but que nous nous étions proposés, en conservant à cette fête sa simplicité tradition-



ALGÉRIE — Anciens élèves de l'Oratoire d'Eckmühl.

nelle. Ce but nous l'avons atteint. Aussi, chers Camarades, en remerciant de nouveau tous nos bons et dévoués anciens maîtres, je me permets de vous donner rendez-vous, plus nombreux encore, à l'année prochaine.

Modes divers de Coopération

Le COOPÉRATEUR SALÉSIEEN, qui veut vraiment l'être, a bien des manières de mériter ce titre et d'acquérir l'immense trésor que l'Eglise a bien voulu ouvrir en sa faveur.

L'*aumône*, sous toutes ses formes, argent, vêtements, vieux linge, etc., suivant les moyens de chacun et la générosité de son cœur, est généralement mise en première ligne. Nous y joindrons aussi le travail procuré aux ateliers professionnels, l'achat des produits agricoles, etc.

Mais une autre forme, sur laquelle nous voulons tout spécialement attirer l'attention des Coopérateurs, c'est la *propagande* qui consiste à faire connaître l'œuvre, à lui attirer des amis, à faire de nouveaux Coopérateurs, à susciter, en un mot, de nouveaux dévouements à l'Œuvre de Don Bosco.

Enfin et par-dessus tout, c'est la *prière*, dont notre Œuvre a toujours si grand besoin et qui ne nuit jamais à personne, surtout aux œuvres de dévouement. Agir et prier sont les deux plus grands moyens de Coopération salésienne.



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Pas en vain

Collonges au Mont d'Or, 29 novembre 1901.

Après ne pas avoir prié en vain Notre-Dame Auxiliatrice, pour une grâce qu'Elle a eu la bonté de m'accorder, j'ai promis cinq francs. Comme mes ressources ne me permettent pas de le faire d'un trait, je commence un premier versement de deux francs que j'offre pour les pauvres enfants déshérités qui se recommandent de la protection de Notre-Dame Auxiliatrice et loue, dans toute la force de mon âme, son admirable puissance.

I. G.

Affaire arrangée

Jura, 8 décembre 1901.

Ci-joint cinq francs promis au nom de saint Antoine de Padoue, pour les orphelins de Don Bosco à sa chère Madone, Notre-Dame Auxiliatrice, en reconnaissance d'une affaire arrangée, avec demande de prendre sous sa protection *tous nos intérêts*, et promesse, si nous sommes exaucés, de ne pas oublier Notre-Dame Auxiliatrice et, par Elle, les orphelins de Don Bosco.

F. B.

Nous comptons sur une grâce

Paris, 9 décembre 1901.

Dès le lendemain du jour où je vous ai écrit que nous comptons sur une grâce de Notre-Dame Auxiliatrice pour le 8 décembre, cette faveur nous a été accordée. Pour le présent, l'amélioration est bien grande; mais c'est en même temps tout un avenir acquis.

Ci-joint l'offrande promise et l'expression de ma plus vraie reconnaissance.

J'eus recours à Marie

Vesoul, 24 novembre 1901.

Je vous envoie ci-joint un franc en timbres-poste, pour acquitter une dette de reconnais-

sance envers la bonne Vierge Auxiliatrice.

Il y a dix-huit mois, nous eûmes des difficultés avec un voisin, desquelles suivit un procès. Des avocats parlèrent beaucoup et n'aboutirent à rien; la situation restait très tendue. J'eus alors recours à la Madone de Don Bosco et je lui demandai son secours. Cette bonne Mère sut mieux plaider notre cause que tous les avocats du monde et la semaine dernière notre voisin venait nous dire qu'il admettait nos conditions qu'il avait refusées jusqu'à ce jour. Je ne vois absolument rien de naturel dans cette démarche, et je crois seulement à l'intervention de Celle qu'on appelle l'Avocate des pécheurs.

Je recommande toute notre famille aux prières de vos enfants, et je vous prie de croire que si mon offrande est restreinte, ma reconnaissance est immense.

A. J.

Merci mille fois

Heyrieux, 31 décembre 1901.

Amour, reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice et à saint Antoine de Padoue. J'ai obtenu deux grâces désespérées. La première me prouve la bonté toute maternelle de Marie, ma bonne Mère, qu'on n'invoque jamais en vain. La seconde, que j'avais confiée en même temps au grand saint Antoine de Padoue, m'a fait rentrer une vieille dette sur laquelle je ne comptais plus. Merci mille fois, chère Madone de Don Bosco et bon saint Antoine. Désormais j'aurai toujours recours à vous dans mes embarras. *Deo gratias.*

M. V.

Après promesse

Figeac, 2 janvier 1902.

Je viens, avec toute ma reconnaissance, m'acquitter envers Notre-Dame Auxiliatrice d'une dette que j'ai contractée en obtenant une grâce très importante, après promesse de la faire insérer dans votre *Bulletin*, et vous

envoie la somme de dix francs pour vos petits orphelins.

V. B.

Après une neuvaine

Marseille, 4 janvier 1902.

Je vous remets vingt francs pour les orphelins de votre Maison, en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de MARIE Auxiliatrice, après avoir fait une neuvaine. La santé de mon cher malade s'est améliorée tout à coup; je demande seulement qu'on veuille bien continuer à prier à cette intention, afin d'obtenir sa complète guérison.

Reconnaissance et gloire à Notre-Dame Auxiliatrice.

M. L.

Grâce obtenue

Toulouse, 6 janvier 1902.

Ayant obtenu de Notre-Dame Auxiliatrice la grâce que je sollicitais, je vous adresse, après promesse et pour les Missionnaires salséniens, un mandat poste de vingt francs, comprenant mon offrande et ma cotisation annuelle.

Je vous serais très reconnaissante de vouloir bien faire prier vos chers orphelins particulièrement pour une personne qui m'est chère, afin que la Vierge la protège, et aussi pour moi et les miens.

M. D.

Pour accomplir une promesse

Marseille, 8 janvier 1902.

Ci-inclus cinq francs en timbres poste pour accomplir une promesse faite à Notre-Dame Auxiliatrice.

G. L.

Pour la remercier

Sainte-Hérodine (Canada), 12 janvier 1902.

J'ai le plaisir de pouvoir vous envoyer une petite offrande pour vos Missionnaires.

Étant presque dans l'impossibilité de continuer ma classe pour cause de maladie, je promets de vous envoyer cette offrande, si Notre-Dame Auxiliatrice m'obtenait assez de santé pour continuer à vaquer à mes occupations.

Aujourd'hui, en reconnaissance de cette faveur obtenue, je vous prie de prendre, sur cet argent, l'honoraire nécessaire pour une messe en l'honneur de la Sainte Vierge, pour la remercier de sa protection.

M. O. B.

Retour à Dieu

Savoie, 15 janvier 1902.

Il y a quelques jours, je vous écrivais pour vous demander une neuvaine, afin d'obtenir, par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, le retour à Dieu d'une personne de mes proches, âgée et très malade.

Nous avons eu la consolation de la voir recevoir un prêtre, et je viens m'acquitter de ma promesse, en vous envoyant, pour le pain de Saint-Antoine de vos orphelins, la somme de dix francs.

Je vous demande encore une neuvaine, pour que cette conversion s'achève, et pour qu'une autre personne de ma famille sans situation puisse obtenir un emploi qu'elle sollicite.

Veillez publier cette faveur dans le *Bulletin*.

P.

Oppression et catarrhe

Saint-Jean de Maurienne, 15 janvier 1902.

L'an passé, je vous ai envoyé une trop petite somme pour votre établissement, en me recommandant à vos bonnes prières et à celles des enfants, pour obtenir la guérison d'une forte oppression de poitrine et du catarrhe qui en était la conséquence. Vous avez eu la bonté de faire pour cela une neuvaine à Notre-Dame Auxiliatrice. Le bon Dieu, en vertu de son infinie bonté, a daigné exaucer votre prière, et je suis, depuis cette époque, radicalement guéri de cette infirmité.

En reconnaissance, je vous envoie par la présente, un billet de banque de cinquante francs, pour la pension des enfants pauvres de votre établissement, en me recommandant toujours à vos bonnes et puissantes prières, pour que le bon Dieu daigne aussi exaucer celles que je Lui adresse.

G.

En reconnaissance

Sainte-Claire (Canada), 18 janvier 1902.

Ci-inclus une piastre en timbres poste, en reconnaissance d'une guérison obtenue après promesse faite à Notre-Dame Auxiliatrice. Veillez faire publier dans votre *Bulletin*, avec ma reconnaissance, cette grâce obtenue.

A. E. C.

Ce ne fut pas en vain

Verviers (Belgique), 22 janvier 1902.

Que ceux qui veulent des grâces aillent à Notre-Dame Auxiliatrice!

Mon père était souffrant depuis plusieurs mois. Quatre médecins l'avaient visité et tous avaient déclaré que leurs soins étaient inutiles. C'était la mort à bref délai.

N'ayant plus confiance dans la science humaine, nous nous sommes adressés à Notre-Dame Auxiliatrice, et ce ne fut pas en vain. Après avoir fait une neuvaine à cette bonne Mère, nous avons vu la santé revenir à notre cher malade et tout danger disparaître. Grâces soient rendues à la Madone de Don Bosco!

Je m'acquitte de ma promesse en faisant publier cette faveur.

A. G.
Salésien.

Rien à faire

Aurillac, 26 janvier 1902.

Encore exaucé! Ma mère est presque rétablie à la grande surprise du médecin qui m'avait avoué qu'il n'y avait rien à faire. Je ne puis exprimer toute ma reconnaissance envers Notre-Dame Auxiliatrice et saint Antoine de Padoue.

Depuis que je m'adresse à eux, je n'hésite pas à dire aussi que mes affaires vont beaucoup mieux. Mes moyens ne me permettent pas de vous envoyer de grosses sommes, mais croyez bien que je vous enverrai tout ce que je pourrai.

Ci-inclus un mandat de cinq francs.

X.

Faveur importante

Rosée, 6 février 1902.

Je viens de tout cœur remercier Notre-Dame Auxiliatrice de la faveur importante qu'Elle m'a fait obtenir et pour laquelle je priais depuis longtemps sans succès.

Je vous adresse ci-inclus un mandat poste de cinquante francs pour les besoins de vos œuvres et je vous demande une prière en ma faveur à Notre-Dame Auxiliatrice, afin qu'Elle me continue sa protection.

B. de C.

Réconciliation

Hayrieux, 9 février 1902.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une réconciliation désespérée, obtenue par son intercession. Amour, honneur, gloire, confiance filiale à MARIE, Secours des chrétiens, qui opère de vrais prodiges, quand on l'invoque avec fidélité et ferveur! Rien n'est

impossible à Celle qu'on appelle la meilleure des Mères.

M. V.

*
**

Loués et bénis soient à jamais Notre-Dame Auxiliatrice et saint Joseph, par l'intercession desquels j'ai obtenu plusieurs grâces, en particulier la guérison d'une maladie qui menaçait de me faire perdre un bonne position.

R. M.

*
**

Ayant obtenu une grâce par l'entremise de Notre-Dame Auxiliatrice, je joins à ma lettre l'offrande promise. Veuillez faire prier vos enfants pour mes intentions.

M. R.

*
**

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli trois francs en reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. Daigne cette bonne Mère agréer ma petite offrande et me protéger ainsi que toute ma famille.

M. de L.

*
**

Veuillez bien faire célébrer deux messes, en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice, en action de grâce, pour m'avoir sauvé d'un danger de mort. Ci-joint un mandat de dix francs.

Vve B.

*
**

Je vous envoie ci-inclus un mandat de quinze francs pour une faveur obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice.

A. de L.

*
**

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour deux grâces obtenues.

J. T.

*
**

GRENADE-SUR-GARONNE: 3 francs pour une grâce obtenue, M. C. — 2 francs pour une grâce obtenue, M. S.





AMÉRIQUE DU SUD

ÉQUATEUR

La province d'Indanza - Curiosité des Indiens - Un peu de mission - Le départ - Cadeaux et regrets - Comment passer ?

La province d'Indanza a pour limites : au nord, le Pan de Azucar et les mines de Sig-sig ; à l'est, le pajon de Chondeleg et la cordillère qui la sépare de Yunganza ; au sud, les collines et les montagnes qui la séparent du confluent du Romboisa et du Zamorra ; à l'ouest, les monts Calcumen, Magyongu et autres. Elle est traversée du nord au sud par le fleuve du même nom. Son climat est doux et salubre et le thermomètre marque aujourd'hui, 10 décembre, de 27 à 29 degrés de chaleur. Les vastes plateaux d'Indanza sont fertiles en toutes sortes de produits. On pourrait facilement construire une voie ferrée de Gualaceo à Indanza, soit du côté du Pan de Azucar, en évitant le fleuve, soit au contraire du côté du pajon de Chordeleg, en jetant tout aussi facilement un pont sur le fleuve, qui en plusieurs endroits est totalement resserré entre des rochers.

C'était la première fois que, pour le plus grand nombre, les Jivaros d'Indanza voyaient un missionnaire et, par conséquent aussi, assistaient aux cérémonies religieuses et à l'administration des sacrements. Comme ils tournent autour du rustique et simple autel improvisé dans un angle de la maison du Capitan Tu-

cupi ! Comme ils observent en silence, les uns à genoux, les autres debout, mes compagnons de voyage qui assistent à la messe ! Les sons de la clochette, qui réclame l'attention aux points les plus solennels du saint sacrifice, sont pour eux une chose toute nouvelle, chose de l'autre monde ; ils ne peuvent arriver à comprendre comment se forment ces sons, et, après la messe, tous veulent toucher et sonner cette pauvre clochette. J'administre ensuite le saint baptême à plus de trente enfants et à quelques adultes malades, auxquels le coadjuteur Avolos et les autres chrétiens, qui m'accompagnent, servent de parrains. Enfin je fais le médecin, en administrant des remèdes à quelques-uns, qui s'étaient rendus malades, disent-ils, par leurs sorcelleries. Les quelques livres de médecine ne j'avais dans mon *botiquin* avec les remèdes les plus indispensables, m'acquièrent aussitôt une renommée immortelle.

C'était aussi un spectacle surprenant, de voir avec quel enthousiasme et quelle attention les pauvres Jivaros faisaient le signe de la croix et répétaient les paroles du *Pater* et de l'*Ave*. Ils éprouvaient dans ces simples prières non comprises une consolation indicible. Le bon Dieu, Père de miséricorde et de bonté, leur faisait connaître par avance, à l'aide de sa divine lumière, la grandeur et la sublimité de son saint Évangile, la joie et la paix dont jouissent ceux qui appartiennent à la vraie religion catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a pas de salut. Le peu de temps que je restai au milieu d'eux, je leur appris à faire le signe de la croix et à réciter par cœur l'oraison dominicale, la salutation angélique et le Gloire au Père, etc. Je leur fis comprendre, qu'il y a un être suprême, qui s'appelle Dieu, créateur du ciel et de la terre ; que ce Dieu donne le paradis, lieu de gloire, aux bons chrétiens, et l'enfer, lieu de feu et de souffrance, aux mauvais

(*) Voir *Bulletin salésien*, février et mars 1902.

chrétiens; que, par conséquent, les bons Jivaros iront en paradis, où ils seront toujours joyeux et contents, tandis que les mauvais seront jetés dans le feu éternel et y brûleront pour toujours. La grâce divine opérait sur tous ces cœurs durs et indomptés, parce que tous, grands et petits, hommes et femmes, m'entouraient et répétaient avec amour, en tenant les mains jointes et en baisant mon crucifix, les paroles que je leur enseignais. Et puis, pour mieux les encourager à retenir par cœur ce que j'enseignais, je donnais de petits objets, que j'avais apportés avec moi, à ceux qui me répétaient le mieux les noms de Dieu, de Jésus, de Marie et les prières. En général, ces Jivaros d'Indanza correspon- dirent bien à mes soins et à mes sollicitudes évangéliques. Ils voulurent me montrer toute leur reconnaissance, en me pourvoyant de victuailles en quantité, surtout de la viande de porc, des poules, des œufs, du yuca, etc.

La mission finie, je dispose tout pour le départ. Je célèbre la sainte messe, suivie de la récitation des prières pour les voyageurs, je plante une grande croix à la place de l'autel, je recommande aux Jivaros de la garder, puis je la bénis en même temps que toute la riche province d'Indanza.

Enfin je me prépare à partir en compagnie de quelques Jivaros mis à ma disposition par le Capitan Tucupi. Mais auparavant je veux encore faire cadeau à ces pauvres Indiens d'Indanza, comme récompense de ce qu'ils avaient fait pour moi, de cierges, de briquets, de couteaux, de miroirs, d'aiguilles, de fil de plusieurs couleurs, de morceaux d'étoffe, de toile, de chemises, de ciseaux, de serpettes, de bagues, de colliers, etc. Les larmes aux yeux, ils me barrent la route, en disant : « Père, pourquoi nous abandonner si vite; nous, Jivaros, regretter beaucoup vous, Père; vous beaucoup bien ici, toujours vivre bien ici. Pourquoi chercher autre terre ? » Les femmes, leurs enfants dans les bras, me supplient aussi de ne pas les quitter. Ces instances sont si sincères, ces scènes si émouvantes, que le missionnaire, père aimant qui a tout laissé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ne peut s'empêcher de mêler ses larmes à celles de ces pauvres sauvages. J'aurais bien voulu, pour les contenter, m'arrêter encore quelques jours avec eux et profiter de leur bonne volonté pour les instruire

toujours plus dans notre sainte religion. Mais, j'avais déjà fait avertir de mon arrivée, par quelques Jivaros, d'autres tribus du vaste territoire de Mendez, et, bien qu'avec peine, je dus m'éloigner d'Indanza et de ses habitants. Cependant, pour les reconforter, je leur promis que, s'il plaisait à Dieu, je retournerais bientôt les visiter avec de nombreux chrétiens, que je m'arrêterais alors au milieu d'eux pour leur servir de père, de protecteur, d'ami et que je prierais tous les jours Dieu pour eux; qu'ils cherchent donc pendant mon absence à rester bons et à ne pas faire la guerre avec les autres Jivaros.

Des sommets et des plateaux où sont disséminées les maisons d'Indanza, nous parvîmes après une demi-heure de descente, à un arbre fruitier, qui attira notre attention, parce qu'il était couvert de fleurs rouges et jaunes, seulement sur le tronc et les branches les plus basses. Les Jivaros l'appellent *Ubarima*; il produit des fruits amers, comparables aux poires et aux pommes. Nous continuons la descente, et nous atteignons le fleuve Indanza passablement grossi par les pluies torrentielles qui s'étaient abattues sur les forêts de la vallée. Aucune barque pour le traverser; inutile aussi de penser à faire un radeau, tant le fleuve est impétueux et rempli de grosses pierres. Faire un pont, on n'y pouvait songer, et vouloir le passer à la nage, c'était s'exposer à une mort certaine. Que faire alors? Retourner chez le Capitan Tucupi? Jamais; il aurait fallu remonter la pente rapide par où nous étions descendus, et cela nous aurait demandé plus de trois heures. Nous restons bien deux heures au bord du fleuve, dans l'espoir que les eaux baisseraient, mais en vain. A cause des pluies continues venues sur les montagnes, l'eau ne diminua pas d'un pouce.

(A suivre.)

COLOMBIE

De Bogota à Villavicencio pour une mission

(Relation de D. Rabagliati)

Bogota, 24 août 1901.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,



ENFIN, après deux ans et plus, j'ai pu sortir de Bogota et visiter une des Maisons de cette Inspection colombienne. Le Directeur de la Maison

de Villavicencio, Don Briata, arrivait ici, dans les premiers jours d'août, pour m'emmener avec lui, dans le but de donner une mission à cette population. Personne ne se souvient qu'il n'y eût jamais eu là de Mission, si l'on en excepte un simulacre fait, il y a dix-huit ans, par un prêtre, nommé Aguilar, qui étant seul ne put presque rien faire.

Dans l'espoir que la guerre civile finirait bientôt, je m'étais engagé à donner cette mission durant cette année. La guerre ne finit pas, mais Don Briata oublia la condition et vint tout de même. Comment le laisser repartir seul ? Je me décidai donc à l'accompagner. — « C'est une grande imprudence que vous commettez là, me dit l'archevêque, quand j'allai lui demander sa bénédiction la veille du départ. Rappelez-vous que nous sommes en hiver, que les routes doivent être vraiment dans un état affreux, que nous sommes en état de guerre, qu'hier à peine une guerrilla de révolutionnaires surprit et tua presque toute la garnison fidèle au gouvernement qui se trouvait à Usme, et que c'est presque sur la route que vous devez suivre pour aller à Villavicencio. Au moins soyez prudent; allez lentement; informez-vous d'abord des dangers qu'il peut y avoir, et dans ce cas retournez en arrière. »

Le 7 août nous partions. Nous étions cinq : un confrère, Castagnedi, que j'emmenais avec moi pour qu'il pût m'accompagner au retour, et m'attendit en cas de maladie; un bon prêtre de l'archidiocèse, que Monseigneur m'accorda gentiment, pour m'aider à entendre les confessions et enfin un garçon pour s'occuper des bêtes.

Voyant que j'étais tout à fait résolu de partir, et sûrement par acquit de conscience, Don Briata, me parla clairement le soir de la veille du départ : « Je dois vous dire, me déclara-t-il, que les routes sont véritablement détestables. Les jours de beau temps, qui sont comme fixes et assurés dans ce mois, ne sont pas encore venus, et il y a des dangers tels que, plus d'une fois, malgré que je sois déjà un vétéran pour aller au milieu des périls, j'ai été fortement tenté de retourner en arrière. Comment sera le retour, je ne le sais; mais je crains beaucoup que ni le temps, ni les chemins ne soient meilleurs. J'espère cependant que le Seigneur nous accompagnera et qu'il ne nous arrivera rien de fâcheux. »

Nous partions donc le 7, vers huit heures du matin. Ce qui me fit surmonter toute hésitation et me donna le courage d'entreprendre ce voyage, ce fut de savoir que, malgré le mauvais temps et les routes encore plus mauvaises, les négociants des pays voisins et les soldats, que l'état de guerre obligeait souvent de parcourir cette route, ne laissent pas d'aller à Villavicencio. Si par amour de la patrie ou du gain, observai-je, d'autres y vont, pourquoi ne devrions-nous pas y aller, nous aussi, afin d'y accomplir une mission toute spirituelle, pour l'amour de Dieu et des âmes ?

Durant un jour et demi, il n'y eut rien de particulier. Les dangers ne commencèrent que dans la moitié du second jour et ensuite dans le troisième. Le pauvre prêtre, qui nous accompagnait, fut sur le point de retourner en arrière plus d'une fois; il l'aurait certainement fait, s'il avait trouvé sur la route quelqu'un qui l'eût accompagné dans le retour. Effrayé des périls, ne se trouvant plus en sûreté sur sa mule, sur une route, large à peine d'un mètre en beaucoup d'endroits, ayant à gauche une montagne élevée et à droite le fleuve Rionegro, à plus de deux cents mètres de profondeur, dans la crainte du vertige pour le cavalier, ou de quelque caprice pour la bête, il voulut descendre et commença à marcher à pied, ce qui nous obligea à ralentir sensiblement notre marche et nous empêcha d'arriver au point fixé pour passer la nuit. Tout alla de mal en pis dans la troisième journée, dès le commencement, après une nuit passée comme il plût à Dieu, dormant tous à terre dans une cahute qui se trouva au bord du chemin. Les dernières pluies avaient fait ébouler les montagnes en quelques endroits, et nous nous trouvons en face de véritables et gros dangers. Nous mettons tous pied à terre et, pieds nus, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, la soutane relevée et attachée à la taille, pour nous éviter tout encombrement, nous commençons le dangereux trajet. Le sentier était devenu si petit qu'à peine y trouvait-on place pour le pied. À gauche les éboulis, avec de grosses pierres sur nos têtes, à peine retenues par un peu de boue et menaçant de tomber sur nous pour nous envoyer dans l'abîme; à droite, le précipice; au fond, à cent mètres au moins, un gros torrent qui mugit horriblement, nous remplissant tous d'épouvante;

et nous, entre ces deux dangers. l'un au-dessus, l'autre au-dessous, sur ce sentier large à peine de quelques centimètres. Avec le *Credo* sur les lèvres, comme on dit ici, ou plutôt avec l'acte de contrition, dirons-nous, sur les lèvres et dans le cœur, nous passons les trois éboulis qui se trouvaient de ce côté de la montagne et nous arrivons au torrent, grossi par les pluies. Mais nous avions commis une grande imprudence, sans y penser, dans le passage des éboulis. Nous avions laissé les mules passer seules, l'une derrière l'autre, sans aucune précaution. Or il arriva que la première mule, parvenue au beau milieu du danger, s'arrêta tout à coup et ne voulut plus avancer, obligeant ainsi toutes les autres à en faire autant. Puis elle essaya de faire un bond sur elle-même et de retourner en arrière, ce qui effraya la suivante, laquelle, perdant l'équilibre, commença à dégringoler vers l'abîme. Ce fut une épouvante générale. La bonne fortune voulut que l'ébouli, tout de boue et de pierres, ralentit quelque peu la pauvre bête dans sa chute. Après dix mètres environ de descente, elle put s'arrêter; alors, soit par instinct de sa propre conservation, soit parce qu'elle était animée par nos cris, elle réussit à s'élancer sur un endroit solide, où Don Briata put aller la chercher. Quelques pas plus bas, commençait la descente à pic et le pauvre animal y serait tombé en morceaux. Notre imprudence avait été de laisser les bêtes seules en ce passage. Les autres personnes, mieux avisées que nous, prennent mille précautions pour passer leurs bêtes. Chaque animal est conduit par deux hommes; l'un devant le tient serré à la bride, l'autre derrière le retient par la queue, pour l'aider ainsi à garder l'équilibre. C'est de la sorte que passent gens et bêtes sur un précipice, qui n'a pas moins de 70 mètres de longueur. Pour qui n'a pas les nerfs bien en place, ce sont des minutes d'une véritable agonie que celles qui s'écoulent durant ce trajet.

Nous étions sortis de Scylla, et nous nous trouvions en face de Carybde; devant nous était le torrent, grossi, mugissant, furieux, et sans pont d'aucune sorte. Que faire? — Avec l'aide de personnes qui devaient le passer en sens inverse, on jeta d'une rive à l'autre deux petits troncs d'arbre; puis deux hommes, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, tinrent, ser-

rée dans leurs mains, une corde, tandis que deux autres maintenaient fermes les arbres pour les empêcher de tourner; et nous, pieds nus, une main à la corde, l'autre en l'air, comme pour maintenir l'équilibre, nous passons sur l'abîme, après avoir fait le signe de la croix. Les bêtes de selle passèrent à la nage. C'est une opération qu'il est facile de décrire, mais pour l'exécuter, quel temps et quelle patience; cependant nous dûmes la répéter plusieurs fois avant d'atteindre Villavicencio. Nous n'employâmes pas moins de deux heures, pour le passage de ces éboulis et de ce torrent. Nous sommes à peine remontés sur nos bêtes, que voilà un nouvel éboulement sur la montagne de l'autre côté. Munissons-nous de patience et répétons la même opération.

Les plus grands dangers sont passés heureusement, grâce à Dieu; nous pressons nos montures pour rattraper le temps perdu. Tout à coup, celui qui nous sert de guide s'arrête et crie: « Impossible d'avancer, tant il y a de bêtes qui viennent en sens inverse; il faut donc retourner sur nos pas. » C'étaient 62 bœufs et vaches qui allaient de Villavicencio à Bogotà; l'endroit de la rencontre était assez dangereux, la montagne d'un côté, l'abîme de l'autre. Pour éviter une perte de temps, nous mettons pied à terre et nous nous collons contre le rocher, chacun sa monture par la bride, pour laisser le passage libre aux autres animaux. Mais il faut savoir attendre; les bœufs ne bougent pas, les conducteurs ont beau les exciter de la voix et du fouet, rien de rien. Enfin le premier remue, une bête énorme; mais à peine nous voit-il, qu'il prend peur, veut reculer, perd l'équilibre et roule avec fracas jusqu'au fond de l'abîme. Le second tente un meilleur sort, mais même malheur: lui aussi ne s'arrête qu'au fond à près de deux cents mètres de profondeur. Alors, certains que les 62 bêtes auraient eu le même sort, si nous ne retournions pas en arrière, nous dûmes nous y résoudre et perdre ainsi un temps précieux.

Mais laissons de côté cent autres péripéties qui se succédèrent en ce voyage, et le soir de ce jour, nous voici entourés de nombreux cavaliers qui étaient venus nous attendre à une heure de distance. Au son des cloches, au bruit des fusées et des détonations d'armes à feu, nous arrivons à Villavicencio,

que je n'avais pas vue depuis plus de cinq ans. C'était le 9 août et le 11, dimanche, commençait la mission. Que vous dirai-je de cette mission? Qu'elle surpassa toute espérance. L'église neuve, faite par les Salésiens de cette maison, grande et pouvant contenir près de 1500 personnes, était toujours pleine, matin et soir, aux deux instructions. Il n'y eut pas moins de 1300 confessions et autant de communions, dur labeur pour quatre prêtres que nous étions là, si l'on pense que presque toutes les confessions dataient de 8, 10, 20 et 30 ans. A très peu d'exceptions près, que l'on m'assure ne pas arriver à la douzaine, tous les habitants de Villavicencio, y compris les officiers et soldats de la garnison, firent leurs dévotions et reçurent les sacrements pour gagner l'indulgence du jubilé. Dans ce but, nous fîmes durant la mission les processions de règle. Comme souvenir de cette première mission donnée à Villavicencio, le lendemain, sur une colline qui domine le pays, on bénit une grande croix de neuf mètres de hauteur, en présence de presque toute la population. Après la bénédiction, le chant d'un cantique et quelques paroles d'un des prêtres, nous eûmes une belle surprise. Un des assistants, avec le consentement de Don Briata, s'avança pour parler. Il demanda pardon à tous de la vie scandaleuse qu'il avait menée jusqu'ici, dit qu'il s'était déjà séparé de la femme coupable avec laquelle il vivait depuis longtemps et il promettait solennellement de se confesser, pour commencer une nouvelle vie. Cela fit une profonde impression sur tous, d'autant plus que c'était un des principaux habitants de Villavicencio.

Je devrais maintenant vous parler de notre maison, des chers confrères qui travaillent à ce champ, du grand bien qu'ils ont déjà fait par la paroisse, les écoles, le patronage, de la belle église qu'ils ont élevée avec le concours des bons, et de tant d'autres choses intimes qu'il vaut mieux laisser de côté, d'autant plus que la poste veut partir et qu'il faut fermer cette lettre, si je ne veux pas la voir retarder de quinze jours.

Le 20 était à peine arrivé, que nous repartions pour la capitale, et nous refaisions cette route pleine de dangers et d'émotions; mais comme nos anges gardiens nous avaient heureusement accompagnés pour aller, ils firent de même au retour, et hier soir, 23 août, nous

arrivions, sans être attendus, à Bogota. Dans une prochaine lettre je vous parlerai de la guerre, des lazarets et de mille autres choses. Bénissez-moi avec tous vos fils de Colombie et croyez-moi toujours *in Corde Jesu*,

Votre très dévoué et très affectionné fils,

DON RABAGLIATI.

BRÉSIL

Chez les Bacairis et les Cajabis du Matto Grosso

(Relation de Don Balzola)

Dans sa lettre de cette année aux Coopérateurs salésiens, le R. P. Don Rua attirait leur attention sur les excursions faites par nos Missionnaires dans le Matto Grosso, au milieu des tribus sauvages d'Indiens Bacairis et Cajabis; ce qui laissait espérer, disait-il, que bientôt l'on pourrait commencer leur évangélisation. Nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs le récit de ce voyage d'exploration et nous espérons qu'il pourra les intéresser aux travaux de nos missionnaires dans cette immense région occidentale du Brésil, en partie inexplorée et peuplée de nombreuses tribus encore ignorantes du nom de Dieu.

Voici encore un fait accompli, Dieu en soit béni! c'est la mission au nord du Matto Grosso, chez la tribu pacifique des Bacairis et chez les féroces Cajabis. Les difficultés et les dangers que nous avons rencontrés au commencement, ont été heureusement surmontés, grâce à la protection de notre bonne Mère Notre-Dame Auxiliatrice, et maintenant que me voilà de retour à Cuyaba, après une longue absence de quatre mois, je m'empresse de vous envoyer une relation succincte de tout ce que nous avons pu faire durant cette excursion à travers les forêts du nord.

Un peu d'histoire — Un transfuge de la Franc-Maçonnerie — La férocité des Indiens Cajabis.

Les Cajabis, cette tribu sauvage, qui jette l'épouvante et la terreur parmi les chercheurs

de caoutchouc, habitent les forêts du Parana-tinga et du Rio Verde, entre le 57° et le 58° de longitude, et le 13° et le 15° de latitude sud du méridien de Paris. Dès 1860, ils avaient porté leurs incursions et leurs dépradations au milieu de la pacifique tribu des Bacairis, les obligeant ainsi bientôt à se retirer, partie sur les bords du Rio Kinzu où ils restèrent à l'état sauvage, partie sur les rives du Rio Arinos, où ils se rapprochèrent peu à peu de la vie chrétienne et civilisée.

Au milieu de ces derniers, se réfugiait en 1864, pour leur demander asile et refuge contre le poignard de la Maçonnerie, un officier de marine, nommé Emmanuel Antoine de Lonza Gomes, accusé d'avoir violé le secret, que la secte impose à ses affiliés. Durant la période de dix ans que l'exilé volontaire resta au milieu de ces Bacairis, il en profita pour leur enseigner à lire, à écrire et à s'appliquer aux travaux de la campagne. Ce fut lui qui, par ses études et ses recherches, réussit à découvrir la grande quantité de caoutchouc que l'on pouvait tirer de ces forêts, et qui, le premier, commença l'extraction du caoutchouc dans le Matto Grosso. Il ouvrit ainsi une branche de commerce, qui constitue maintenant une des grandes richesses de l'état.

Beaucoup profitèrent de la découverte du malheureux lieutenant, qui ne put rentrer qu'en 1874 dans son pays, et l'exemple des premiers, suivi par des centaines d'autres, poussa les explorateurs toujours plus avant. Gagnant du terrain d'année en année, ils arrivèrent enfin en 1893 au bord du Rio Parana-tinga, principal siège de la tribu des féroces Cajabis.

Pendant trois ans cependant, les Indiens eurent la constance de ne pas se laisser voir par les civilisés et se bornèrent à faire connaître leur présence dans ces forêts par leurs traces et leurs vestiges. Mais, en 1896, ils commencèrent à mettre le feu aux cabanes des travailleurs, volèrent tout ce qu'ils purent trouver devant eux, tuèrent à coups de flèches un de ces malheureux dont ils mutilèrent le cadavre et emportèrent la tête, après avoir percé de coups les restes de l'infortuné.

Plus tard, quelques ouvriers se rendant au Rio Verde pour en explorer les rives, se rencontrèrent avec une troupe de sauvages qui, hurlant et battant des mains, leur imposèrent de retourner en arrière. L'un d'eux ce-

pendant, plus courageux, s'avança jusqu'au bord du fleuve, tandis que les Cajabis se retiraient, laissant seul leur cacique traiter avec l'explorateur. Ils échangèrent de loin quelques paroles et, tandis que le courageux travailleur retournait sur ses pas, l'Indien lui décocha de toutes ses forces une flèche qui lui traversa le côté.

Non contents de cela, un mois après, ayant rencontré une famille composée de deux hommes, d'une femme et d'un enfant, ils la prirent sans rien dire comme point de mire de leurs flèches. Un des hommes tomba mort, l'autre gravement blessé, tandis que la femme s'évanouissait de peur et que la petite fille courait appeler au secours. Des gens armés de fusils accoururent aussitôt, mais les Indiens avaient déjà pris la fuite. On enterra le mort et quelques jours plus tard on trouva la fosse ouverte, le cadavre sans tête.

En septembre 1899, un groupe d'explorateurs, avec un ingénieur allemand à leur tête, tenta une excursion sur le Parana-tinga, mais après trois jours de navigation, ils durent se retirer, poursuivis par les flèches des Indiens. En avril 1900, ils mettaient le feu aux cabanes des Bacairis et aux maisons des blancs sur le Rio Nuovo. Cependant, poursuivis avec des armes à feu, plusieurs furent tués et un grand nombre blessés. Le lendemain, en parcourant la forêt, les ouvriers trouvèrent un cadavre attaché les pieds au cou, tout roulé comme une boule, auquel les Indiens avaient enlevé le crâne, pour le planter sur un bâton à la porte de la *mulatera*, en signe d'atroce vengeance.

Telles étaient les dépradations et les vengeances des Indiens Cajabis, et la crainte et l'épouvante des gens civilisés étaient si grandes, que le Gouverneur lui-même, dans l'assemblée de cette année, fit décréter la somme de 20,000 francs pour tenter l'évangélisation de ces féroces envahisseurs. Par le même Gouverneur fut choisi, comme intendant de l'expédition projetée, le jeune et distingué Joseph Benoit Pedroso Gomes. De son côté, Don Malan, comme supérieur de la Mission salésienne au Matto Grosso, offrait son entreprise, s'exposant ainsi à mille dangers, si le médecin n'y avait mis empêchement; ce qui me procura de le suppléer dans une œuvre aussi importante.

(A suivre.)

A TRAVERS les Relations De nos Missionnaires



BRÉSIL

Une conférence à Nichteroy aux pieds de Notre-Dame.

On se souvient probablement encore des fêtes de **Nichteroy** pour l'inauguration du monument élevé sur la colline, en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice. La première conférence aux Coopérateurs salésiens, après la fête, s'est faite en plein air au pied du monument, dans le courant de juin. Ce devait être un acte de remerciement à la Vierge et un hommage aux principaux bien-faiteurs brésiliens.

La fête était fixée au 9 juin et on invita pour la présider S. G. Mgr l'archevêque de Rio-Janeiro, qui accepta de grand cœur l'invitation, pour pouvoir accomplir la promesse qu'il avait déjà faite si souvent de visiter notre collège. Nombreuses furent les adhésions, aussi bien de la part de la presse, que de la part des Coopérateurs et Coopératrices, amis et admirateurs de nos Œuvres, parce que (c'est la voix du peuple) les fêtes salésiennes ont un je ne sais quoi de fascinateur, de gai et de sympathique. L'idée de donner au monument un caractère patriotique, a été véritablement heureuse; cela l'a rendu si populaire et l'a si bien fait accepter par tous, que de toutes les classes de la société on veut y concourir par une offrande et que de toutes parts y viennent de nombreux dévots pour satisfaire leur piété, et des indifférents, pour admirer l'œuvre d'art, gloire nationale et souvenir du quatrième centenaire de la découverte du Brésil. Les jours de fête, il y a un tel concours de peuple, que la compagnie des tramways de Nichteroy est obligée, pour rendre service à tous, de mettre en circulation sur la ligne *Ycarahy-Santa Rosa*, de nombreuses voitures, avec l'inscription spéciale: *Collegio dos Salesianos*, 200 reis, qui ont notre collège pour terme de leur trajet.

Voici ce que disait au sujet de la fête du 6 juin, le journal *O Fluminense*: « Une fête exceptionnellement belle, s'est célébrée le 9 juin au collège salésien de Santa Rosa, pour la clôture du mois de Marie. Un peu avant onze heures, débarquait au port Saint-Dominique S. G. Mgr l'archevêque de Rio-Janeiro, accompagné de son secrétaire et de plusieurs prêtres. Au débarcadère,



Messe au monument de N.-D. à Nichteroy.

attendait le Directeur, Don Zanchetta, avec la musique du collège et plusieurs personnages. Après l'exécution de l'hymne national, tout le monde montait dans un beau tramway mis gentiment à la disposition des Salésiens par l'honorable directeur de la Compagnie, et à 11 heures $\frac{1}{2}$ on arrivait au collège où Monseigneur se reposa quelque peu. Les élèves au nombre de 410, saluèrent Sa Grandeur par des acclamations pro-

longées et la lecture d'un compliment. Monseigneur remercia et l'assistance commença vers la colline.

« A midi, sur un autel préparé dans la partie postérieure du monument, Mgr l'archevêque, assisté de Mgr dos Santos, célébra la sainte messe, qui est entendue avec un pieux respect par les nombreuses personnes appartenant à toutes les classes de la société. Puis le conférencier, docteur Jules Maria, missionnaire apostolique, entretint

pente de cette montagne consacrée désormais à l'Auxiliatrice des chrétiens. Arrivé au collège, Monseigneur fut assailli par les 400 enfants, au visage gai et joyeux, si affectionnés à leurs Supérieurs qu'ils rappellent les 400 petits gamins de Don Bosco dans le pré de Valdocco et la maison Pinardi en 1846, quand ils recevaient quelque visite de leur grand ami, Mgr Franzoni.

A quatre heures, la cloche sonne, silence gé-



Archevêque de Rio-Janeiro et notables au monument de N.-D. Auxiliatrice à Niehteroy.

pendant plus d'une heure, du haut d'une tribune improvisée, le vaste auditoire rassemblé sur le terre-plein du parc voisin, sur ce triple sujet: Notre-Dame Auxiliatrice, Don Bosco et le monument commémoratif. Les harmonieuses notes de l'hymne national, répercutées par les échos lointains des vallées, annoncent que la fête est terminée et Mgr l'archevêque donne à tous sa paternelle bénédiction. Le nombre des personnes présentes était bien supérieur à cinq mille, écrit un autre journal, et nous vîmes là des personnes appartenant presque toutes à des familles distinguées de Rio-Janeiro. »

La cérémonie finie, on prit diverses photographies, entre autres, dans la chapelle du monument, un groupe où figurent Mgr l'Archevêque et plusieurs Coopérateurs salésiens. Après un dernier adieu au monument, on redescendit par la douce

néral, tous se dirigent vers le réfectoire. Monseigneur, accompagné de la noble société, s'asseyait à notre table, et à la fin du repas furent portés les toasts les plus enthousiastes. Le conférencier tout d'abord remercia, au nom des Salésiens, Sa Grandeur d'avoir bien voulu répondre à l'invitation des Fils de Don Bosco, malgré ses nombreuses occupations. Parlèrent ensuite divers représentants de la presse en buvant à la mémoire immortelle du grand Don Bosco.

A cinq heures, Monseigneur prenait congé de la foule des enfants, en leur donnant sa bénédiction; accompagné des invités et de la musique, il remontait dans le tramway et bientôt s'embarquait pour retourner à son palais. Grandes furent les joies éprouvées en cette journée inoubliable.

Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *



CHAPITRE XIII

Songes dorés - Il est envoyé à Alassio - Sa résignation - Ses soins pour les écoliers - Il gagne les cœurs - Encouragement à la piété - Comment il se forme le style - Autres avantages de l'obéissance.

Le religieux, par sa profession, se dépouille de sa propre volonté et promet, devant les autels, de vivre dans une sainte indifférence par rapport aux dispositions que prendront les Supérieurs à son égard. Sans aucun doute, c'est l'holocauste le plus méritoire qui puisse s'offrir à Dieu, comme aussi c'est le plus pénible pour une créature douée d'une libre volonté. Le sacrifice de la propre liberté et la pratique de l'indifférence coûtèrent beaucoup à Don Lasagna, dans une circonstance mémorable, survenue précisément à cette époque de sa vie.

Nonobstant la contrariété, qu'il avait rencontrée à cause de son caractère toujours trop vif, il était plus que persuadé, que le collège de Lanzo était la portion de la vigne mystique à lui confiée par le divin Maître pour être cultivée. Il voyait avec une évidente satisfaction que, dans cet Institut, les jeunes gens correspondaient vraiment à son affection, et que, grâce à la bonté divine, ses sueurs et ses fatigues ne demeuraient pas vaines.

Il avait déjà formé dans son imaginative fantaisie, mille nouveaux projets, pour la nou-

velle année scolaire, quand lui parvint l'obédience qui le désignait comme professeur au gymnase d'Alassio en Ligurie. Ce fut comme un coup de foudre dans un ciel serein. Tout d'abord, il lui sembla nécessaire de faire à ses Supérieurs les observations opportunes et, coûte que coûte, d'obtenir du bon cœur de Don Bosco que cet ordre fût révoqué. Mais ensuite, plus maître de lui, il prit dans son cœur la ferme résolution de se conformer à la volonté de ses Supérieurs, et, étouffant toute affection contraire, il partit pour Alassio.

Il ne faut pas croire cependant que les assauts ne se renouvelèrent pas dans la suite, et qu'il obtint à un si bon compte la victoire définitive, parce que, malgré l'intervention de la parole efficace de Don Bosco, il apparut tout troublé et eut beaucoup de peine à reprendre son habitude gâtée. Cette translocation lui servit beaucoup: elle l'avisa de mettre un juste frein à son activité, d'être un peu plus concentré; en un mot, elle donna, pourrais-je dire, une autre direction à la vie de Don Lasagna. Don Rocca, économiste général de la pieuse Société salésienne, un de ses amis intimes, écrit à ce sujet: « Les deux années scolaires 1874-75 et 1875-76 furent pour Don Lasagna deux années d'étude et d'exercice dans le saint ministère. Il professa dans les classes supérieures du gymnase et du lycée, et s'y attira l'estime et l'affection de ses élèves. Il allait souvent prêcher dans les églises de la ville; il y laissait un agréable souvenir et faisait beaucoup de bien aux âmes. Aimant jusqu'à l'enthousiasme tout ce qu'il y a de beau et de grand dans la nature, il sentait s'élargir l'horizon de son esprit, quand il contemplait l'immensité de la mer et l'orgueilleuse, perpétuelle végétation de cette belle côte d'azur. »

A ce précieux témoignage qui, en si peu

(*) Voir *Bulletin salésien*, août 1901 et suivants, janvier 1902 et suivants.

de lignes, résume deux années d'un travail continu et régulier, il nous semble opportun d'ajouter quelques traits particuliers, tirés de ses divers manuscrits de l'époque, parce qu'ils nous peignent sur le vif le vrai professeur selon l'esprit de Don Bosco.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que, parmi ses élèves, quelques-uns, bien peu malheureusement, ceints d'une auréole de vertu et de piété, faisaient voir qu'ils étaient appelés au service des autels, tandis que les autres donnaient de suite à entendre qu'ils auraient choisi une autre voie dans le monde. Don Lasagna sentait hautement le devoir d'être, pour les uns et pour les autres, un guide et un maître, afin que les desseins, que l'amoureuse Providence de Dieu avait formés sur eux, ne manquassent pas de se réaliser. Pour être donc en état d'accomplir une aussi noble mission, il chercha immédiatement à s'en faire des amis. Dès la première fois qu'il les vit réunis sur les bancs de sa classe, il leur adressa un discours soigné, préparé avec le plus grand soin, dans lequel il commença à les exhorter à l'étude persévérante des lettres, mais ensuite pour gagner leurs cœurs, il continua ainsi : « Voilà donc ce que je voulais vous dire la première fois que Dieu nous réunit dans ce lieu qui sera pour nous l'asile inviolable de la science. A dire vrai, dès ce premier moment, mon cœur est heureux de lire sur vos visages une expression d'ardeur et d'élan qui me présage certes de grandes choses. Implorons donc la bénédiction de Dieu sur ces bonnes dispositions; prions-le avec ferveur de vouloir bien suppléer abondamment à la faible capacité de votre maître. Il est vrai, que du moment que Dieu vous a confiés à mes soins, je me regarderais coupable de ne pas m'employer vigoureusement pour vous. Si, mes chers amis, je ferai tout ce que saura me suggérer l'ardent amour que je vous porte à tous indistinctement, et vous, ne veuillez pas être insensibles à mes soins empressés. Soutenez-moi par une confiance entière, par une conduite sage et exemplaire et par une grande et persévérante application. Plutôt que votre maître, regardez-moi comme votre père et votre frère, et même comme votre tendre ami. » Telles furent ses paroles vraiment admirables.

Peu de temps après, voyant que ses chers élèves ne possédaient pas encore cette solide

piété qu'il désirait en eux, le voilà de nouveau à préparer une délicate causerie, dont nous ferons goûter quelques passages à nos lecteurs. Après s'être réjoui de la bonne volonté qu'il avait trouvée en tous, il continua ainsi : « Maintenant je vous demande franchement si nous pouvons nous fier à nos propres forces, au point de pouvoir nous élancer tout bonnement dans le long espace qu'il nous reste à parcourir, et ne penser désormais qu'à atteindre heureusement le but que nous nous proposons.... Je vous confesse, qu'après ce peu d'expérience que j'ai de la vie, je ne pourrais pas, sans mentir, affirmer une telle proposition. J'ai remarqué dans le plus grand nombre un beau talent et une louable bonne volonté; mais volonté et talent ne conduiront jamais à rien, là où ils ne sont pas conservés, relevés et accrus, par la main bienfaisante de Dieu. Donnez-moi donc, jeunes gens, un riant jardin qui soit naturellement fertile, dans une belle exposition, bien arrosé; donnez-moi les bras infatigables d'un habile jardinier, qui le retournent tout entier de fond en comble, qui jettent dans son sein les semences les plus précieuses et en même temps les plus pures; oui, donnez-moi l'un et l'autre; mais à quoi cela servira-t-il, si du haut du ciel ne descend pas le rayon bienfaisant du soleil pour féconder ces semences et pour donner la vie à ce terrain? Sans lui, quelque fertile que soit le jardin, quelque habile et infatigable que soit le jardinier, il ne viendra même pas un brin d'herbe. Ce n'est pas, ô jeunes gens, qu'il me vienne à l'esprit maintenant, même le plus léger doute sur votre bon cœur, sur vos sentiments religieux; bien plus, je n'aurais jamais pensé à vous adresser la parole sur ce sujet, si votre louable conduite ne m'en avait fait un doux et irrésistible devoir. Vous savez combien vieux est cet adage : L'union fait la force. Je ne cherche pas autre chose maintenant que de concentrer en un seul point ce que chacun aurait fait spontanément. O chers élèves, de même que de longues heures et des semaines entières nous nous réunissons en ce cher endroit pour partager ensemble études et fatigues, étroitement unis par les plus doux liens d'estime et d'affection réciproques, combien il serait également beau, qu'un moment solennel nous trouvât réunis ensemble au pied des autels, pénétrés d'un saint respect

et d'un ardent amour envers ce Dieu qui viendrait dans nos cœurs seulement pour rendre la force à notre faiblesse et prodiguer d'abondants secours à nos infinis besoins !... Quelle douce violence nous pourrions faire au Cœur de Jésus par tous nos sentiments affectueux, unis dans la même ferveur ! Comment pourrait-il résister à nos suppliques, quand nous demanderions, tous unanimement, sa miséricordieuse assistance et son aide, pour qu'il nous rende plus aimables les doctrines les plus difficiles elles-mêmes et les vertus même les plus ardues ? »

Et ici, avec une grande humilité, il supplie ses élèves de lui obtenir à lui-même par leurs ardentes prières la science et la vertu qui conviennent à un professeur de ces classes importantes, non moins que la santé qu'il sent assez ébranlée par les fatigues de l'étude et de la classe. Puis, après avoir déclaré que les difficultés qu'il rencontre suffiraient pour le décourager, si la confiance en la bonté du Seigneur qui l'a appelé, et l'espoir de leurs prières ne lui faisaient pas oublier sa petitesse, il conclut : « Continuez-moi donc l'affection et l'estime qui vous attachent à moi, et moi je vous promets de m'employer de tous mes efforts à savoir les mériter. Et si en ce lieu il se trouve encore entre nous une différence telle, que celle qui doit être entre maître et élèves, c'est dimanche, c'est demain matin même, qu'elle doit disparaître entièrement ; et tous indistinctement, oui tous, nous devons nous trouver des frères et des fils très tendres à l'égard du même Père commun, le Dieu tout miséricordieux. »

Écoutez maintenant un passage d'une leçon écrite par lui, dans laquelle il se proposait de prouver combien la vertu et la vie sans tache ont d'influence pour ennoblir le style de l'écrivain, suivant cette sentence de Sénèque : *Talis semper hominibus fuit oratio, qualis vita ; genus dicendi publicos mores imitatur*, et la phrase si connue de Buffon : *Le style, c'est l'homme* : « C'est un axiome reçu de tous, écrivait-il, que l'éloquence, en quelque genre que ce soit, ne pourra jamais avoir la splendeur des images et la noblesse des idées tant que le cœur et l'esprit de celui qui la cultive ne sera que bone et ténèbres. De cela découle que, à mesure que croît la noblesse des sentiments du cœur, croît aussi la noblesse des mots qui doivent les exprimer.

« C'est pour cela que doit nous être cher tout ce qui concourt à ennoblir l'esprit, comme à polir le cœur. Surtout, combien ne doit pas nous être sacrée cette religion qui, riche de tant de bienfaits de toutes sortes, apporta aussi aux lettres un lustre qu'elles ne connaissaient pas avant, leur offrant comme matière de leurs compositions les plus grandes vérités qui ont pu jamais relever la nature de l'homme ; cette religion qui, après avoir changé les mœurs, les croyances, les institutions, la législation des peuples, devait descendre aussi à réformer la discipline de chaque littérature, s'en faire la première alliée, et en être la plus puissante inspiratrice et la plus sage régulatrice ?

« Nous avons dit que c'est le cœur qui commande le style de celui qui écrit, et que c'est dans son cœur que l'écrivain puise cette chaleur, ce feu qui, passant dans ses écrits, parle si gaillardement à l'âme des lecteurs, au point de sembler qu'il n'expose plus ses concepts et ses tableaux, mais qu'il les peint, qu'il ne manifeste pas simplement ses idées, mais qu'il les sculpte. Nous avons dit que c'est du cœur qu'il tire cette ardeur, cet enthousiasme qui, passant en ses lecteurs, fait qu'eux-mêmes brûlent du même feu, qu'ils sentent ce qu'il sent lui-même, qu'ils veulent ce qu'il veut, et qu'ils vont où il va ; cet enthousiasme, qui triomphe de tous les obstacles et de toutes les oppositions. Or ce cœur n'est-il pas lui-même l'objet de tous les soins d'une religion qui a pour but de tempérer les passions trop violentes de ce pauvre cœur, d'en réprimer les mauvaises, et d'en diriger les bonnes vers des objets qui le relèvent, ne le dépriment pas et ne le souillent pas ? C'est pour cela que quiconque se sent une vocation pour les lettres, quiconque aspire à faire quelque chose de grand pour la patrie, doit ouvrir généreusement son esprit aux doctrines de cette sainte religion, qui commande à tous ses sens... »

Et ici, avec l'éloquence que lui inspirait sa très tendre piété, il faisait la plus attrayante peinture du mystère d'un Dieu Enfant qui vient au milieu du monde pour le réchauffer et l'enflammer de son amour. Il suggérait à ses chers élèves les grâces qu'ils devaient Lui demander en visitant sa pauvre étable, et il concluait ainsi : « Devant cette crèche, nous resserrerons davantage ce lien

de fraternelle bienveillance qui, ne faisant de nous qu'un seul cœur, comblera de joies innocentes et de progrès avantageux les jours de cette longue année que nous avons encore à parcourir. La vertu, l'application et l'affection, voilà les trois éléments qui, faisant maintenant notre consolation, nous prépareront des jours heureux pour l'avenir. Gardez-les toujours présents à votre esprit et souvenez-vous que seules, la vertu, l'application et l'affection réciproque, peuvent nous soutenir et nous faire triompher des âpres difficultés de tout genre qui nous attendent: ce sont là les qualités de l'âme sur lesquelles vous devez implorer ardemment la bénédiction féconde de JÉSUS ENFANT. Ces trois règles de notre vie juvénile, sculptez-les dans vos cœurs, imprimez-les dans vos esprits, inscrivez-les sur vos livres, pour qu'elles ne vous échappent jamais. Si j'obtiens cela, ce me sera la preuve que vous aurez bien passé ces fêtes de Noël, que je vous souhaite heureuses à tous et la source inépuisable de toute prospérité. »

Ces discours, et d'autres, qu'il lisait en classe, sur les mauvais livres, sur la manière d'étudier l'histoire, etc., sont les preuves palpables du zèle avec lequel Don Lasagna remplissait sa charge d'éducateur et de professeur; ils démontrent l'amour qu'il portait à ses élèves, non moins que l'estime et l'affection, que ceux-ci en tout temps lui ont toujours portés. Nous pouvons aussi conclure avec quelle ardeur il s'appliquait alors à l'étude, de ce que c'est précisément pendant son séjour à Alassio qu'il composa le plus grand nombre des sermons et des panégyriques qu'on retrouva dans ses papiers après sa mort.

Ce qui ne contribua pas peu à lui faire aimer l'étude, ce fut de se trouver dans un florissant établissement, où se faisaient toutes les classes secondaires (gymnase et lycée), ce fut de se trouver placé par la main de Dieu au milieu d'un groupe de confrères doués d'un grand talent et d'une vertu peu commune, lesquels, après plusieurs années d'enseignement dans ce collège, devinrent les premiers supérieurs de la pieuse Société salésienne. Le Seigneur voulut qu'il se préparât au splendide avenir qu'il lui réservait, en le mettant à l'école du supérieur de cet institut, Don Cerruti, justement admiré pour

sa piété et sa science, pour son jugement droit et sûr dans les plus difficiles circonstances de la vie. A cette école, Don Lasagna, tout en perfectionnant les belles qualités qu'il possédait déjà, acquit encore cette expérience de la vie, ce tact fin, avec lequel il sut ensuite traiter avec le monde: qualités très utiles, indispensables même pour cette mission que Dieu, au moyen de l'obéissance, allait lui confier.

CHAPITRE XIV

Commencement des missions salésiennes en Amérique — Noble concurrence de Missionnaires — Premiers travaux — Un peu d'histoire — Pour parler — Il a l'étoffe d'un bon missionnaire — Il est destiné aux missions — Lutte terrible — Les joies de la victoire.

Don Bosco, dévoré, comme il le fut toujours, d'une soif inextinguible des âmes, pour en sauver le plus qu'il pourrait, n'épargna ni privations, ni voyages, ni peines, ni fatigues. Avec des sacrifices inouïs, il avait fait surgir dans la vieille Europe de nombreux instituts pour l'éducation chrétienne de la jeunesse; mais cela ne suffisait pas à la grandeur de son cœur d'apôtre. Il jetait anxieusement les yeux de l'autre côté de l'Océan et, nouveau François Xavier en face des murailles du céleste empire, il aspirait à porter la lumière de l'Évangile et les bienfaits de la civilisation à tant de malheureux qui gémissaient encore au milieu des ténèbres de l'idolâtrie et des horreurs de la barbarie dans les forêts vierges de l'Amérique. Ces aspirations, que certains pouvaient appeler témérité ou folie, furent mises en pratique le 14 novembre 1875, quand lui, Don Bosco, après avoir armés ses Fils de la croix, les envoya dans la République Argentine, pour commencer leur pacifique croisade de religion et de civilisation.

En réalité, à peine eut-il révélé ses projets de missions, que nombreux furent parmi les Salésiens, ceux qui s'offrirent généreusement, prêts à partir là où il lui plairait de les envoyer. Il s'agissait de s'arracher à sa propre famille, à la patrie, aux plus légitimes affections pour aller dans des terres inhospitalières, affronter la faim, la misère, les souff-

frances et peut-être la mort, et ce, avec le seul idéal de sauver l'âme de quelque inconnu, de soustraire à la corruption de la nature et aux griffes du démon quelque pauvre sauvage perdu dans les profondeurs des forêts. Mais de quoi n'est pas capable une âme enflammée de charité? Don Bosco eut donc plus de difficultés à choisir dans le nombre, qu'à trouver de nouveaux missionnaires. Les dix qui furent élus s'estimèrent grandement heureux. Leur chef fut Don Cagliero qui, plus tard élevé à l'épiscopat, continue encore aujourd'hui avec un zèle inépuisable sa bienfaisante mission comme Vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale.

DON ALBERA.

(A suivre.)

Livres et Revues

Saint Paul et la Cité Chrétienne, par l'Abbé Ch. CALIPPE, docteur en théologie. — 1 vol. in-18 Jésus. — Ouvrage approuvé par Mgr Dizien, évêque d'Amiens. — Prix: 3 fr.; franco: 3 fr. 50. — Librairie B. Bloud, 4, rue Madame, Paris.

Aujourd'hui plus que jamais on a le culte des grands caractères et l'on se passionne pour l'histoire des origines religieuses. A ces deux titres on conçoit que l'intérêt soit éveillé sur saint Paul, dont la personnalité puissante joua un si grand rôle dans l'établissement du christianisme.

Aussi est-ce une bonne fortune que l'apparition d'un livre tel que celui de M. Calippe.

La vraie pensée de saint Paul sur Jésus-Christ, sur la vie intime et la vie publique du chrétien, sur la constitution de l'Eglise, sa théologie, en un mot; et les applications de cette théologie à l'organisation de la famille, de la société professionnelle, de l'Etat: voilà des questions qui n'ont pas cessé d'être brûlantes. C'est plaisir de les étudier à la suite d'un guide aussi bien informé.

Le Credo expliqué ou Exposition de la Doctrine catholique d'après les Symboles de Foi et les Constitutions et Définitions de l'Eglise, par le R. P. Arthur DEVINE, Passioniste. Traduit de l'anglais par l'abbé C. Maillet. 1 beau vol. in-16 Jésus de LVI-670 pages. Prix broché: 6 fr. Relié percaline: 7 fr. 50. Aubanel Frères, Avignon.

Voilà un ouvrage dont le but est de venir en aide aux élèves et aux maîtres catholiques, d'offrir un guide sûr et utile aux laïques dans leurs croyances, un manuel aux prêtres dans leurs paroisses, pour préparer leurs sermons et leurs instructions. L'auteur fait précéder l'explication du Credo d'un véritable traité sur la Foi, qui n'est autre que le commentaire en 62 pages du seul mot Credo. Suivent les différents Credo approuvés par l'Eglise, puis le texte du Symbole des Apôtres

et du Symbole de Nycée en tête de chaque article qui doit faire l'objet des instructions et des explications qui le concernent. Sur chaque article l'auteur donne l'exposition de l'enseignement, l'explication du sens, et les preuves de la vérité. « Cet ouvrage, dirons-nous avec Mgr de Belley, se recommande par la sûreté et la solidité de la doctrine, par la clarté et la richesse de l'exposition, par l'expression des sentiments de foi vive et profonde que doit inspirer au chrétien la méditation des articles du Symbole. »

Retraite selon l'esprit de Sainte

Thérèse. Conférences spirituelles par le R. P. FERDINAND de la MÈRE DE DIEU, carme déchaussé du convent de Paris. — 1 vol. in-18 Jésus. — Prix 3 fr.; franco 3 fr. 50. — Librairie B. BLOUD, 4 rue Madame, Paris.

Il serait difficile de trouver une grande âme plus généralement admirée que Sainte Thérèse. Bossuet fait remarquer que l'Eglise la met presque au nombre de ses docteurs. Le R. P. Ferdinand a donc été heureusement inspiré en nous donnant une retraite selon l'esprit de la séraphique Vierge du Carmel. Il a su faire ressortir en un style élégant, imagé, toujours facile, les qualités naturelles de la sainte, embellies, rehaussées, perfectionnées par la grâce. A chaque sujet médité pendant la retraite il a en soin de joindre une vertu correspondante, ou du moins l'enseignement approprié de la sainte.

Sur le Seuil de l'au-delà

, par Charles

VINCENT. Un vol. in-12 de 360 pages. Prix: 3 fr. 50. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

M. Charles Vincent n'est pas un nouveau venu dans la république des lettres. Il y a conquis, par son talent très réel et hautement apprécié, une place que l'envie n'a su lui disputer. Toutefois a-t-il été jamais plus heureux que *Sur le seuil de l'au-delà*? Quelle touchante et inénarrable mise en scène et quel style où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la vigueur toujours si juste, ou l'exactitude si pittoresque, ou le coloris de l'expression.

Tout est à lire dans cette étude psychologique. Il y a longtemps que nous n'avions rencontré une œuvre aussi puissamment originale, aussi dramatique et aussi chrétienne.

Petite histoire illustrée de N.-S.

Jésus-Christ. — Cours moyen, à l'usage des écoles libres, par M. l'abbé VANDEPITTE, doyen honoraire. — 1 volume cartonné in-4° pot, enrichi de nombreuses gravures inédites. — Prix: 1 fr.; franco: 1 fr. 25. — Ouvrage approuvé par S. G. Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai. — Librairie B. Bloud, 4, rue Madame, Paris.

Etudes. — 5 février: L'idée socialiste, Lucien Roure. — L'enseignement libre. Notes et souvenirs (II), Paul Ker. — L'état présent des études bibliques en France (II), Alfred Durand. — L'attitude des Congrégations à Paris en 1880, (II), Camille de Rochemonteix. — L'exode des Congrégations, des évêques et des prêtres sous la révolution, Henri Chérot. — La prédication de saint Vincent Ferrier, Henri Brémond. — Une grande entreprise théologique, Jean Vanot. — Revue des livres. — Evénements de la quinzaine.

20 février : L'idole. Centenaire de Victor Hugo, *Pierre Suau*. — La dette française et ses origines depuis le Directoire jusqu'à nos jours. *Joseph Massadun*. — Essai impérial d'église nationale, *Paul Dudo*. — Féminisme, *Joseph Burnichon*. — L'alternative philosophique, d'après M. Renouvier, *Xavier Moissant*. — Nécrologie : le P. Henri Dumas. — Les périls de l'église de France, *Joseph Brucker*. — L'ourse et le petit ours, *Henri Bremond*. — Encore les lettres inédites du P. Olivaint. — Revue des livres. — Evénements de la quinzaine.

5 mars : Autour d'une liberté : la loi de malheur, *Pierre Castillon*. — Remarques sur l'éducation du sens religieux, *Henri Bremond*. — La dette française, etc... (II). — Le général Bertrand en 1813 et 1814, d'après sa correspondance inédite (II), *Henri Chérot*. — L'enseignement libre, etc.... (III). — L'alternative philosophique, etc.... (II). — Cures de lumière, *Dr. Surbled*. — Revue des livres. — Evénements de la quinzaine.

Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris VI.
Abonnement : 25 frs ; Union postale : 30 frs.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 février au 15 mars 1902

France

CAMBRAI : M. l'abbé Deswel, *Croix*.
NEVERS : M. le Ch.^{me} Beniat, *Nevers*.
NIMES : M. l'abbé Cabiac, *Pont-Saint-Esprit*.
SOISSONS : M. l'abbé Vernier, *Saint-Quentin*.

LUÇON : Sœur Thérèse de Saint-Augustin, Carmélite, *Luçon*.

AGEN : M^{me} la Générale de Bessayre, *Agen*.
AIRE : M^{me} Minyielle, *Grenade-sur-l'Adour*.
AMIENS : M. Pierre-François Hagard, *Amiens*.
— M^{me} Vve Coquin-Boitel, *Cartigny*.
ARRAS : M^{lle} de Ledinghem, *Boulogne*.
CAMBRAI : M. Louis Stanislas Delambre, *Roubaix*.
— M^{me} Pauline Bossut, *Roubaix*.
— M^{me} Vve Morisson, *Lille*.
— M. Bécue-Fluyelle, *Merville*.
— M^{lle} J. Warin, *Lille*.
— M^{lle} Crombé, *Tourcoing*.
— M^{me} Vve Grymonpre, *Lille*.
— M^{lle} Henri, *Lille*.
— M. Beke, *Lille*.
— M^{me} Gust. Delesalle, *Lille*.
— M^{me} Vve Deman, *Dunkerque*.
LYON : M^{lle} Mariette Coste, *Bourg-Argental*.
MARSEILLE : M. Ed. Liautard, *Marseille*.
— M^{me} Levejac, »
— M. Albert Rey, »
MONTPELLIER : M^{me} L. Marthe, *Béziers*.

NICE : M. Bruno Peillon, *Grasse*.

PARIS : M^{me} Vve F. Lauras, *Paris*.

— M^{me} A. Sauveur, *Paris*.

RODEZ : M. Henri Calvet, *Milhau*.

— M^{me} Victorine Cavalier, *Milhau*.

TOULOUSE : M^{me} Fabru, *Grenade sur-Garonne*.

VALENCE : M^{me} Frédéric Roux, *Bourg-de-Péage*.

Étranger

BELGIQUE : Mgr Sacré, *Anvers*.

BELGIQUE : M. l'abbé Gustave Beguin, *Tamines*.

— M. l'abbé B.-J. Beguin, *Havelange*.

— M. l'abbé Félix Leevens, *Tirlemont*.

— M. l'abbé Wauzée, *Hannut*.

— M. l'abbé Cypers, *Anvers*.

CANADA : M. l'abbé H. Gagnon, *Saint-Edouard de Lothinière*.

ITALIE : M. l'abbé Innocent Foy, *Grottaferrata*.

ALSACE-LORRAINE : M^{me} Catherine Grasser, *Hohatzenheim*.

M^{lle} Berta Müller, *Metz*.

BELGIQUE : M. Hubert Simonis, *Verriers*.

M^{me} E. de Cock, *Bruges*.

— M. Gustave Adolphe Pirard, *Verriers*.

— M^{lle} Antoinette Baude, *Gembloux*.

— M. le Comte F. d'Oultremont, *Sippe-nacken*.

— M. Bellemans-Gossens, *Sinay*.

— M^{lle} Truyens, *Anvers*.

— M^{me} Van Tichelen, *Anvers*.

— M^{me} Delhez, *Liège*.

— M^{me} Carl Bégasse, *Liège*.

— M^{me} Pirnay, *Liège*.

— M^{me} Sidonie Dens, *Bruzelles*.

— M^{me} Van de Wyngaert van Caurvenbergh, *Lierre*.

— M^{me} la Baronne Surmont de Volsberghe, *Levendeghem*.

— M^{me} Fraigneux, *Liège*.

— M^{lle} Rousseau, *Liège*.

— M^{me} Dartet, *Liège*.

— M^{me} Piévé-Verbist, *Anvers*.

— M^{me} Vve Vanden Bergh-Elsen, *Anvers*.

— M^{me} Royers-Robyns, *Anvers*.

— M. Lambert Garson, *Julemont*.

— M. le Comte de Nédonchel, *Tournai*.

ITALIE : M^{lle} Félicité Gobencel, *Morger*.

— M. Bernard Frassy, *Valgrisanche*.

ANTILLES : M. le Docteur Serurier, *Batavia*.

Pater, Ave, Requiem.